AMÉDÉE GUIARD

Antone Ramon

ROMAN

PARIS
LIBRAIRIE BLOUD & GAY
3, rue Garancière
1925
Tous droits réservés

DU MÊME AUTEUR :

La Fonction du Poète, (étude sur Victor Hugo, 1 vol. Bloud et Gay.

Virgile et Victor Hugo, 1 vol. » »

Carnet intime de guerre, (collection *Pages actuelles*) » »

POUR PARAITRE :

JEAN DES COGNETS : **Amédée Guiard** (Bloud et Gay).

AMÉDÉE GUIARD : **L'enfance**, (poésie), 1 vol. (Bloud et Gay).

AMÉDÉE GUIARD : **Théâtre**, 1 vol. (Bloud et Gay).

» » **Carnet Intime**, 1 vol. (Bloud et Gay).

Les plus belles pages d'Amédée Guiard, Librairie de la *Démocratie*, 36, Boul. Raspail, Paris.

AMÉDÉE GUIARD

ANTONE RAMON

ROMAN

(NOUVELLE ÉDITION)

TOURCOING
J. DUVIVIER, éditeur.
1919

A MARC SANGNIER

Son Camarade

Amédée GUIARD.

PREMIÈRE PARTIE

Le Travail des Sources

CHAPITRE I

COMMENT ON CHOISIT UN COLLÈGE

Dans son cabinet, le chanoine Raynouard, directeur de l'Institution Saint-François-de-Sales de Bourg, subissait patiemment le babil d'oiseau de Madame Ramon et de ses deux belles-sœurs. Ces trois jeunes femmes de vingt-huit à trente ans semblaient à peu près de même visage, de même élégance et de même caractère. Elles s'interrompaient sans fin pour se compléter : « Antone n'était pas travailleur, mais il avait un cœur d'or ; il était étourdi, mais si intelligent :

faible en latin et en sciences, mais montrant un goût si fin ; pas toujours très respectueux, mais si spirituel... On ferait de lui tout ce qu'on voudrait si on savait le prendre. » Et depuis une demi-heure qu'il les écoutait, le Supérieur n'avait rien appris sur l'enfant. Il demanda :

— Quel âge a-t-il?

— Treize ans, répondit la mère ; jusqu'ici l'abbé Brillet le faisait travailler chez nous. Un prêtre bien dévoué ! Malheureusement il n'a plus qu'une santé ruinée. Nous l'avons envoyé se reposer à Nice. Il nous avait conseillé de le mettre au Collège Saint-Irénée à Lyon. Antone serait rentré tous les soirs chez nous. Mais mon mari n'a pas voulu qu'il restât à la maison sans son précepteur. J'étais embarrassée. La tante Nathalie parlait de l'Institution Sainte-Marie de Mâcon...

— Ils ont un si beau costume ! interrompit la tante Mimi.

— La tante Zélina, de Saint-Symphorien..

— Le Père Fourquoy prêche si bien, s'exclama tante Zaza.

— Mon mari penchait pour le collège de Belley qui a pour élève le petit duc de Rochebrisée. L'autre jour, mon cousin Paul Vibert faisait une conférence avec projections sur votre chapelle de Brou, une merveille ! Il nous apprend qu'il y avait un collège dans cette abbaye princière, aussitôt j'ai dit à mes belles-sœurs : « Voilà où il faut mettre Antone. » C'est immense, n'est-ce pas? et splendide?...

— Voulez-vous voir? interrompit respectueusement le chanoine, et, passant devant les trois visiteuses, il les conduisit à la terrasse du Belvédère. Elles poussèrent des cris d'admiration.

Autour d'elles se développait le plan de l'abbaye : deux longs bâtiments, tournés l'un vers la rue, l'autre vers les cours, et reliés par deux corps comme les montants d'une échelle à plat par deux échelons. Ainsi se formaient trois cours : au centre le cloître avec sa galerie de piliers gothiques, à droite et à gauche les cours des Pluies avec leurs larges préaux. Au nord, les yeux rencontraient la tour finement ciselée de l'église de Brou, les toits de la ville de Bourg, le Mail et les ormes du Bastion, au sud une mer de feuillage, la forêt de Seillon. Devant le perron s'ouvraient en éventail des allées de marronniers qui séparaient les cours de jeux et se perdaient dans des pelouses et des quinconces, jusqu'au bord de la Reyssouse toute miroitante. Au delà surgissaient presque aussitôt les derniers contreforts du Revermont avec la tour ruinée de Jasseron.

On ne pouvait rêver cours plus spacieuses dans un site plus agréable ; c'était bien le coin le plus retiré que cette antique abbaye des ducs de Savoie, tapie au pied du Jura et séparée de Lyon et des grandes villes par les longues plaines des Dombes, de la Bresse et du Mâconnais. Il était tout naturel que l'Evêque de Belley y installât un collège et le mît sous le patronage de saint François de Sales, le délicieux ami de son prédécesseur Monseigneur Camus.

De là, on passa par l'infirmerie, d'une propreté monastique. La sœur Suzanne, une belette mince et futée, tira un rideau derrière une cloison à jour qui séparait la chambre d'une chapelle et fit admirer cette disposition permettant aux malades d'assister de leur lit à la messe.

— Si jamais Antone tombe malade, déclara

Madame Ramon, prévenez-nous aussitôt, que nous l'emmenions. » Comme si la maladie et la mort devaient se plier à tous ses désirs !

Tout en traversant les dortoirs, les études et la salle de lecture spirituelle, le Supérieur leur donnait des détails sur l'emploi de la journée, la valeur des maîtres, les succès de la maison aux examens, mais cela les intéressait médiocrement.

A la cuisine, la sœur Archangel les reçut, une terrible cuiller à pot en main. Bedonnante, un large tablier gras déployé sur elle, les manches retroussées, la figure éclatante de pourpre et de satisfaction, elle dirigeait d'une voix haute deux pâles domestiques, Laurent et Bresson, longs et lents bressans qui épluchaient les légumes dans un coin. Femme du Nord, elle avait gardé de son pays un souci de propreté minutieuse : les casseroles, les robinets, les boutons, les clefs du fourneau, le pavement de briques rouges, tout reluisait férocement. Sur elle seule semblait se ramasser toute la malpropreté du lieu.

— « Ah ! Mesdames, vous pouvez être sûres qu'il sera bien nourri, votre petit. Les riches dans leurs châteaux n'ont pas de meilleurs morceaux, ajouta-t-elle fièrement en étalant un énorme quartier de bœuf. »

Madame Ramon sourit et plaignit la brave Sœur.

— Deux cent cinquante personnes, Madame ! autrefois j'en ai eu jusqu'à trois cent-trente...

Le Supérieur coupa court à ces souvenirs fâcheux pour lui et proposa de visiter la chapelle.

— Etes-vous satisfaite de votre examen, demanda-t-il en route.

— Monsieur le Supérieur, répondit brusquement la tante Mimi, il y a un point qui me tracasse. Me permettez-vous...?

— Je vous prie, Madame.

— Au dortoir, ils n'ont donc pas de table-toilette.

— Ai-je oublié de vous montrer nos larges lavabos?

— Comment, cette série de robinets?... Ils se lavent donc tous ensemble?

— Chaque enfant a son robinet.

— Est-ce au moins de l'eau chaude? reprit tante Zaza.

— Non, Madame, mais j'espère qu'Antone s'habituera vite aux ablutions d'eau froide.

— C'est horrible, cria tante Mimi, ah ! le pauvre enfant !

— Et pour se peigner ils n'ont ni glace, ni flacon de toilette?

— Chaque élève peut avoir un miroir dans son petit meuble.

— Il est bien petit, en effet. Où mettra-t-il son Eau de Cologne, son huile antique et son eau boriquée?

Le Supérieur était loin de se douter que c'étaient là les grandes préoccupations des visiteuses.

Cependant, il ouvrit une porte, s'effaça pour laisser passer et avertit à mi-voix :

— Notre chapelle.

Les trois femmes effarées se regardèrent.

— Comment? Votre chapelle? Vous n'avez donc pas l'Eglise de Brou.

— Non, Mesdames, l'Eglise de Brou est un monument historique où l'on ne dit plus la messe. L'Etat et la ville l'entretiennent pour le plaisir des artistes et des touristes. »

Le désenchantement le plus profond se peignit sur leur visage.

— Moi qui le voyait dans une de ces magnifiques stalles sculptées. Si j'avais su !

Le Supérieur froissé hasarda : « Mais, Madame, la messe est aussi valide dans notre humble chapelle que dans la cathédrale la plus grandiose. Et les enfants y sont peut-être plus recueillis... »

Cependant Madame Ramon devait reprendre le train de 4 heures. On appela Antone au parloir. Ses tantes l'embrassèrent, le serrèrent, l'étouffèrent et lui firent des adieux plus touchants que ceux de Jacob à Benjamin.

— « Allons, va, mon pauvre petit, n'oublie pas ta tante Mimi.

— Ni ta tante Zaza.

— Nous voici à la fin d'octobre, tu n'as plus que deux mois.

— Nous viendrons te voir souvent. Ne t'ennuie pas trop. »

Tout cela évidemment devait donner une grande ardeur pour le travail à cet enfant !

— Au revoir, nous nous en allons. Embrasse-nous encore une fois. Ne pleure pas trop.

Et comme Antone ne pleurait pas du tout, tante Zaza ne put s'empêcher d'ajouter :

— Tonio ! Tonio ! nous nous en allons, nous ne te reverrons plus ce soir, ni demain, et tu ne pleures même pas ! »

Secoué par leurs larmes, abruti par leurs paroles et leurs embrassements multipliés, l'enfant s'énervait dans ces longs adieux. Le Supérieur intervint, et enfin le renvoya. « Oui, murmurait-il, en remontant à sa chambre, Dieu nous a donné nos parents pour nous montrer comment nous ne devons pas élever nos enfants. »

CHAPITRE II

LA DÉCOUVERTE D'UN NOUVEAU MONDE

La classe de troisième entoure le nouveau qui se balance sur ses hanches, le bras droit passé derrière le dos pour ressaisir l'autre bras, et enguirlande à tour de rôle sa jambe droite avec sa jambe gauche et sa jambe gauche avec sa jambe droite.

— Comment t'appelles-tu? lui demande Cézenne, un petit brun déluré à figure maigre de Bonaparte.

— Antone Ramon.

— Antone? c'est Antoine que tu veux dire? ou Antonin?

— Ou Antony, ajoute un autre. Ou Antono? riposte un troisième. Tono ! Tono !

Ce surnom risquait de lui rester lorsqu'une voix aigre lança :

— En tous cas ce n'est pas *Tonum* !

— Ah ! là ! là ! Ton homme ! s'écrie Cézenne, Miagrin qui fait du mauvais esprit.

— Mais non, c'est Antoinette, remarque un railleur à lorgnon, le fameux Lurel.

— C'est Ninette ! reprend en riant Emeril, un garçonnet aux joues roses.

— Ninette ! Ninette ! » répètent les autres en riant. Le nouveau montre en effet la mine effa-

rée d'une petite fille honteuse au centre d'un cercle de grandes personnes. Il est baptisé. Désormais il s'appellera Ninette.

— Voyons, crie l'abbé Russec, le préfet de division, assez de bavardages, faites-le jouer.

— A quoi sais-tu jouer? demande Cézenne, aux échasses?

— Non.

— Aux barres? à la mère Garruche? à la balle? reprennent les autres.

— Non.

— A rien alors? Mais de quelle boîte sors-tu?... Tu ne sais pas ce que c'est que la boîte? C'est le collège ! continue Cézenne.

— Je n'ai jamais été au collège.

— Ah ! le veinard ! s'exclame Emeril.

— Chez toi tu n'as donc rien appris, tu ne sais aucun jeu?

Et de nouveau ce sont des fusées de rire.

— Où est-ce chez toi? demande amicalement Modeste Miagrin.

— A Lyon, place Bellecour.

Mais le groupe est fendu par un grand gaillard de quinze ans, maigre et souple, les yeux clairs et les cheveux en brosse.

— Vivement, crie-t-il, tous à la balle au chasseur. Allez.

— Il ne sait pas, Morère.

— Il apprendra. C'est moi le chasseur. Toi, le petit, cours, dit-il à Antone, et tâche de ne pas te faire toucher.

Heureux d'échapper à l'indiscrète enquête, l'enfant se sauve.

— Tu y es ! s'écrie soudain toute la classe. « Tu y es » en jargon d'écolier signifie « Tu es touché ».

— Balle? passe-moi-la vite, reprend Morère et viens près de moi.

Et après en avoir atteint un autre, il ajoute : « Vois-tu, quand on est visé, il ne faut pas tourner le dos. » Lui-même en effet fait face aux adversaires, sans broncher reçoit la balle dure dans ses mains offertes en avant et la relance avec une force qui manque rarement son but. En quelques minutes Antone Ramon, sous la direction de Georges Morère, est initié à ce noble jeu. Il atteint même Miagrin, mais sans joie, car il sent que ce condisciple s'est laissé toucher pour lui faire plaisir.

A sept heures et demie, au réfectoire, Antone Ramon se trouve de nouveau embarrassé. Où se mettre? Le préfet n'avait pas prévu cette difficulté. Il fit du regard le tour des tables et aperçut à une extrémité une place vide.

— Installez-vous là, dit-il, on verra bientôt à remanier le placement. » Le coin était en effet mal choisi ; il s'y trouvait déjà Lurel, Monnot et Patraugeat ; il est vrai que, non loin, en retour d'équerre sur une estrade, s'allongeait la table des professeurs. Et puis, c'était provisoire. Malheureusement, comme ailleurs, ce provisoire devait avoir tous les caractères du définitif. Nul ne se doutait des conséquences de ce choix.

Après le bénédicité, un élève juché dans une chaire ouvrit un livre et, au milieu du tintamarre des cuillers luttant contre les assiettes, commença d'une voix haute, placide et monotone : « *Histoire de France — par Amédée Gabourg — suite — à ces mots — il lui répondit — la question — me semble importante...* » Antone, jeté ainsi au milieu du récit, écouta d'une oreille

distraite, tout en absorbant son potage, les préliminaires obscurs d'une guerre avec l'Espagne. Il entrevoyait enfin qu'il s'agissait de Louis XIV et du duc d'Anjou, quand le directeur agita une sonnette, et prononça : « Deo Gratias ». Cela voulait dire que les élèves pouvaient causer et le lecteur s'interrompit aussitôt.

Dans le brouhaha des conversations, le domestique apporta un plat de viande supplémentaire au nouveau.

— Je n'ai plus faim, dit Antone.

— Il faut que vous le mangiez, reprit le domestique, puisque vos parents paient.

Sans résister, l'enfant se mit à découper quelques bouchées de sa côtelette, mais le changement d'air, de vie, de nourriture même, l'avait fatigué, et il n'avalait qu'avec répugnance.

— A ce train-là, lui dit Patraugeat, tu en as pour deux heures, et dans cinq minutes on sonne la fin du dîner.

— Sais-tu ce que tu as mangé tout à l'heure? lui demande Lurel.

— Du ragoût de mouton, répond le nouveau.

— Si tu veux, c'est en effet du rat ayant goût de mouton : mais le vrai nom c'est de la *Jézabel* ; tu sais le fameux plat d'Athalie : des lambeaux pleins de sang et des membres affreux que des chiens se disputaient... Mais mange donc.

— Je n'ai plus faim, répond Antone.

— Eh bien ! donne-moi cela, je vais t'aider. » Et le camarade Patraugeat, avant qu'Antone n'ait dit oui, prend l'assiette et travaille de sa fourchette et de son couteau.

— Pilou ! Pilou ! souffle Lurel à mi-voix.

— Tu arrives trop tard, murmure le goinfre. » Prestement il a fait disparaître la côtelette dans

sa blouse et demande tranquillement le plat de lentilles.

L'abbé Russec passe derrière lui, jette un regard soupçonneux aux convives et lentement continue son inspection. Lorsqu'il est un peu loin Monnot, Lurel et les autres se mettent à rire.

— Tu n'as pas compris la manœuvre, dit Patraugeat à Antone. Retiens bien ceci : Quand on crie : Pilou ! ça signifie qu'un prof... un professeur, quoi? n'est pas loin, autrement dit qu'il pourrait y avoir du grabuge ; Pilou ! Pilou ! c'est qu'il est sur votre dos.

— Il ne connaît pas encore la maison, interrompit Lurel ; on va te présenter nos dompteurs. Le premier à la grande table, de notre côté, c'est le Père Levrou, dit Fil de fer ; il jouit, comme tu vois, d'un embonpoint remarquable. Après lui vient Perrotot, le professeur de mathématiques, il a un autre nom qui commence par Co et qui finit par Co, c'est Coco ; on l'appelle encore Ribouldœil. Tiens, justement il est dans l'exercice de sa fonction. Regarde ces yeux blancs. Encore... Décidément nous l'intéressons. Vois-tu, il n'a jamais pu résoudre ce difficile problème de voir en même temps la fenêtre qui est à sa droite et la porte qui est à sa gauche. D'ailleurs on le retourne comme un gant. Ce grand maigre aux yeux gris avec des cheveux frisés en houppe c'est Framogé, dit Pharamond, toujours en colère, mais on a rarement affaire à lui, heureusement. Après, c'est le Tronc ou, si tu préfères, le patron, le Supérieur : on l'appelle dans l'intimité Péhélem, parce qu'il est toujours en voyage sur la ligne Paris-Lyon. S'il est resté ce soir, c'est pour te faire honneur. »

Patraugeat, Monnot, et les autres, riaient à toutes ces explications, franchement, ou à demi. Seul, Antone Ramon se sentait gêné ; il chercha en vain à l'autre bout de la table le regard de Georges Morère qui se hâtait de dîner, mais il rencontra les yeux de Miagrin souriant d'un air d'intelligence. Cette affabilité empressée l'étonna, il n'y répondit pas.

— Mon cher, continua Lurel, demain classe de mathématiques... c'est la classe idéale, on y fait tout ce que l'on veut, tu verras, car le père Ribouldœil... »

La sonnette du Supérieur interrompit cette initiation. On se leva pour les grâces ; après la prière à la chapelle, les élèves remontèrent à leur dortoir par division, en silence, sur deux files.

— Il a l'air un peu gourd, le nouveau, fit Monnot passant près de Lurel pour regagner son lit.

— Bah, répondit celui-ci, on le dégourdira.

Le chanoine Raynouard, pendant ce temps, s'efforçait de calmer le professeur de troisième, M. Pujol : « En troisième à treize ans ! s'écriait le fougueux professeur, pourquoi pas en philosophie? Et puis quelle idée d'arriver trois semaines après la rentrée ! » Le Supérieur répondait sans conviction : « Que voulez-vous? c'est la peur des examens futurs ! de la limite d'âge ! d'autre part on veut ménager la transition de la famille au Collège. Son précepteur le croit capable de suivre votre classe et m'a écrit une lettre très sensée. Voici. » Et il lut : « Antone est un bon enfant, exubérant, mais très aimant. Ses parents l'ont souvent exaspéré en compri-

mant sans raison son besoin d'air et de mouvement, ses tantes le dessécheraient à force de tendresses niaises et de gâteries. Appelé à jouir d'une grande fortune, c'est un enfant perdu si dès maintenant on n'en fait pas un cœur viril. Il arrive à l'adolescence ; malgré les principes et les habitudes chrétiennes que je lui ai inculqués, je redoute l'exemple du dilettantisme et de l'indifférence qu'il trouve dans sa famille et l'influence pernicieuse de domestiques indiscrets et flagorneurs. Aussi j'ai conseillé de le mettre au collège. C'est un enfant de mœurs pures, je le recommande à votre vigilante bienveillance. »

— Si en effet, remarqua M. Pujol, il tombe au milieu des Lurel, des Patraugeat, des Beurard et des Monnot, avec sa frimousse naïve et ses yeux étonnés, j'ai bien peur...

— Peur ! interrompit le Supérieur : mais ils ne sont pas très mauvais, ces enfants. Et il y en a d'autres dans sa classe : Miagrin, Aubert, Boucher, Feydart, Morère ! M. Russec d'ailleurs veillera sur lui. Je suis sûr qu'Antone Ramon nous fera honneur et nous attirera d'autres élèves de ce monde riche. »

M. Pujol ne répondit pas. Il pensait que nous avons tous pour grand'mère, la laitière Perrette.

L'abbé Perrotot, le Père Coco pour les élèves, malgré ses prétentions à la finesse, était la naïveté même. Ses réflexions et ses lapsus étaient légendaires. Un jour, tout en expliquant, le nez sur le tableau noir, il s'était écrié : « Je vous vois bien, Beurard, ouvrir la porte », et toute la classe éclatait de rire, car c'était le Supérieur lui-même qui entrait. Il avait dit aux élèves cet

aphorisme : « Les littérateurs, c'est toujours agité, mais les mathématiciens, c'est toujours serein. » On juge du succès. Une autre fois il se plaignait d'avoir été piqué toute une nuit d'été par « des mousquetaires » ou se vantait d'une belle promenade dans les « futailles de la forêt de Seillon ».

Ce matin-là, Gaston Lurel était au tableau noir pour expliquer un cas d'égalité des triangles. Comme ce paresseux n'avait même pas ouvert son livre, il restait coi.

— Je vous avais prévenu la dernière fois, que vous n'écoutiez pas et que je vous prendrais.

— J'ai écouté, Monsieur, affirmait Lurel, j'avais même pris des notes, mais on me les a volées, et dans le livre je ne comprends rien.

— Eh bien ! allez à votre place, je vais reprendre ce théorème. »

Plein d'ardeur, M. Perrotot recommençait la démonstration au tableau ; mais à peine à son banc, Lurel prenait un roman commencé la veille, *Méphistophéline*, et sans souci des explications se plongeait dans cette lecture. De temps en temps, le professeur, le dos tourné à la classe, demandait : « Vous suivez bien?... Vous comprenez? — Oh ! oui, Monsieur, répondait Lurel sans lever les yeux.

— A votre tour, dit le bon abbé après avoir lancé la phrase sacramentelle : « Ce qu'il fallait démontrer ! »

Lurel leva un visage désolé, et de sa place déclara avec désespoir :

— Je suis bouché ce matin, mais je n'ai pas saisi la fin. »

Tous ses voisins qui l'avaient vu s'absorber dans sa lecture éclatèrent de rire.

— Voyez-vous, reprit le naïf mathématicien, c'est tellement simple que vos camarades eux-mêmes se moquent de vous. »

Les rires redoublèrent, tandis que Lurel contrefaisant la mine contrite d'un malchanceux, avouait :

— Ce n'est pas de ma faute si je suis moins intelligent qu'eux.

— Eh bien ! je recommence, décida soudain M. Perrotot, mais suivez bien. Soit deux triangles A B C, A' B' C'.

Déjà Lurel avait baissé les yeux et repris son roman : « Les lignes A B, A' B' étant égales, continuait le professeur. » Lurel lisait toujours : « Leurs deux figures coïncident dans toute leur étendue, il s'ensuit... »

Les rires d'Emeril et de Monnot lui firent soudain tourner la tête. Il aperçut Lurel qui coupait négligemment une page et s'arrêta court.

— Pilou ! Pilou ! Gare à Coco, souffla Monnot.

Mais M. Perrotot cria :

— Apportez ce livre.

— Quel livre? demanda Lurel feignant le plus grand étonnement. Celui-ci? c'est ma géométrie.

— Non, l'autre, faut-il que j'aille le chercher?

— C'est mon algèbre, fit Lurel en se levant. Le regard du professeur était sur lui, impossible de dissimuler le roman. Un courant d'air froid traversa la salle.

— Pincé ! murmura Beurard à Antone.

Son roman à la main, Lurel s'avançait lentement du fond de la classe, sous les yeux inquiets et colères de M. Perrotot. Comme il tournait la première table, n'ayant plus que trois pas à faire, il s'embarrassa soudain les pieds dans la serviette d'Henriet, tomba lourdement

et renversa dans sa chute, la pile des livres d'Antone. La classe nullement dupe se mit à rire, tandis que Lurel se retournait vers Henriet qu'il accablait de reproches. Inutile d'ajouter qu'à la faveur de ce tumulte, l'élève rusé avait fait disparaître « *Méphistophéline* » dans sa blouse ; en se relevant il tendait un ouvrage parfaitement classique au professeur déçu. Celui-ci se précipita irrité sur les livres d'Antone Ramon. Il s'imaginait que Lurel y avait dissimulé le sien en se relevant. Pendant ce temps, sous les yeux du nouveau stupéfait, le subtil condisciple tirait le roman de sa blouse, le brandissait dans le dos du professeur, et l'ayant passé à Monnot, son compère, déclarait avec indignation : « Vous pouvez me fouiller, Monsieur, si vous n'avez pas confiance en moi. »

— C'est bien, conclut M. Perrotot, je sais ce que je sais. » La classe continua, tandis que Lurel regagnait sa place toujours lent, et le nez narquois.

L'attitude des élèves qui se moquaient de leur maître dégoûta Antone.

Jamais il n'aurait songé à abuser ainsi du dévouement de son précepteur. Miagrin avait souri avec indulgence ; seul Georges Morère n'avait pas caché son mépris pour Lurel. Il lui en sut gré.

Quelques jours après, quand il dut choisir un directeur de conscience, il se rappela la bonté, la patience et la candeur de l'abbé Perrotot, et c'est à lui, pour son malheur, qu'il s'adressa.

CHAPITRE III

PROMENADE BANALE

Trois par trois, les Moyens défilent sur la route de Châlon-sur-Saône. Gênés dans leur costume du dimanche, tout de gros drap noir, ils n'éprouvent aucune joie à cette promenade en colonne qui ressemble plutôt à un exercice de gymnastique qu'à une détente après la semaine de travail. Au milieu de ce deuil, le costume marin de Ramon jette une note plus gaie. Il marche entre Modeste Miagrin et Georges Morère. L'abbé Russec a demandé à ces deux bons élèves d'encadrer le nouveau pour le soustraire aux manœuvres enveloppantes des Lurel et des Monnot.

— Miagrin est fort en latin, avoue Morère.

— Oui, mais, interrompt Miagrin, tu es trapu en histoire et en narration.

— J'adore l'histoire, s'écrie Ramon.

Miagrin délaisse aussitôt ce chapitre :

— Avant tout, dit-il, il faut être bon camarade.

— Que faut-il pour être bon camarade? demande ingénument le nouveau.

— D'abord être gentil avec tout le monde, sans tourner autour des professeurs. »

Antone comprend l'avertissement : pendant

les récréations, il va souvent demander ses renseignements au préfet. Mais il est froissé de cette leçon de Miagrin.

— C'est encore, poursuit le Mentor, être bon joueur.

— A propos de jeux, reprend Morère, tu sais qu'il y a une équipe de foot-ball : veux-tu en faire partie?

— Comme il est le capitaine de l'équipe, observe Miagrin ironiquement, si tu veux t'inscrire, tu ne saurais mieux tomber. »

Antone s'informe : il faut l'autorisation des parents, un certificat de médecin, le costume spécial ; on verse une cotisation de cinq francs par trimestre.

— Et toi, Miagrin, en fais-tu partie? demande-t-il.

— Non, réplique sèchement celui-ci.

— Pourquoi?

— Oh ! parce que...

Fils d'un fermier de Pont-de-Veyle, Modeste Miagrin est au collège de Bourg parce que ses parents enrichis veulent faire de lui un pharmacien. Mais ils ont supprimé impitoyablement tout ce qui ne tend pas à ce but et Modeste n'oserait demander l'argent d'un costume ni d'une cotisation. De tempérament calme, il n'en a pas souffert jusqu'ici. C'est l'élève modèle : ses parents ne lui ont jamais fait un reproche et ses maîtres ont une absolue confiance en lui.

Si parfait soit-il, on comprend qu'il n'explique pas à Ramon les vraies raisons de son abstention. D'ailleurs en quelques minutes Georges a enlevé l'adhésion d'Antone, soufflant sur ses scrupules de santé et ses peurs de débutant. Puis il lui vante son professeur de musique,

M. Castagnac, élève du fameux Tulou, qui lui apprend la flûte et Antone se promet de prendre des leçons. Décidément Georges Morère l'enchante. A son tour il les interroge ; il apprend que Morère habite Meximieux.

— Mais ce n'est pas très loin de Lyon.

— Trente-cinq kilomètres.

— Alors pendant les vacances tu viendras me voir, on fera des parties ensemble, et toi, Miagrin?

— Moi je demeure à Pont-de-Veyle.

— Où est-ce ça?

— C'est un peu plus loin.

En effet c'est à cinquante kilomètres, et Miagrin voit parfaitement que pour Antone, c'est comme le Pôle Nord. Bientôt il apprend que les grands-parents du petit Lyonnais étaient des *soyeux*, c'est-à-dire des directeurs d'une manufacture de soieries, des gens très riches, et une passion atroce s'éveille en lui, une passion sans joie, l'envie.

Antone rentre enchanté. Il entrevoit la fin de ses vacances solitaires, combine déjà des parties de bicyclette avec Georges Morère. Il ne se doute pas de l'impression profonde qu'il a faite sur l'esprit et le cœur d'un autre camarade.

CHAPITRE IV

COMMENT ON ENSEIGNE LE RESPECT DU RÈGLEMENT

Dans le grand parloir aux hautes fenêtres, au parquet luisant, deux femmes en grande toilette

attendent. Pour tromper leur impatience, elles regardent le haut portrait suspendu au-dessus de la cheminée, au lieu de la glace habituelle.

— Tiens, Mimi, le portrait de M. Destailles.

— Tais-toi donc, Zaza, tu vois bien que ce n'est pas le doyen du chapitre, il a un camail violet.

— C'est vrai, et de la barbe. Ça doit être un ancien directeur du collège ou un missionnaire. Quelle idée pour un prêtre de porter la barbe !

— Ça leur donne des figures de brigands, ajoute Mimi, et un évêque encore? car c'est un évêque, il a la croix pectorale. Comment peut-on être évêque et porter la barbe? conclut-elle très scandalisée.

Mimi s'est approchée pour voir de plus près.

— C'est saint François de Salès ! viens voir ; c'est écrit sur le cadre.

— Mais je le reconnais, dit Zaza, oui, c'est tout à fait lui, comme il a l'air bien !

— Dis donc, il ne vient pas vite Tonio.

— Le pauvre petit ! dire qu'il est au milieu de tous ces enfants grossiers. Ecoute-les crier. »

En effet, les appels multipliés des joueurs arrivent de la cour dans un tumulte continu.

— Je suis sûre, soupire Mimi, qu'ils le bousculent sans pitié. Le pauvre petit ! il n'est pas habitué à leurs jeux violents, c'est une nature si fine. Et puis le mettre dans cette maison fermée : c'est un vrai couvent, comme il doit s'y ennuyer ! Je gage qu'il pleure tout seul dans un coin. Ne plus voir ses parents, ne plus voir ses tantes ! Vraiment, Céleste n'a pas de cœur.

— Et puis quelle nourriture a-t-il, lui d'estomac si délicat?

— Tu vas voir qu'il est pâle et qu'il a maigri.

Soudain la porte s'ouvre et Antone, rouge, en sueur, les cheveux dépeignés, le costume chiffonné, mais la figure épanouie, entre en coup de vent et court se jeter dans les bras de ses tantes.

— Bonjour, tante Mimi ! Bonjour, tante Zaza !

Pendant trois minutes, il est embrassé par les deux tantes, sur le front, sur les joues, sur les cheveux. Tante Mimi pleure.

— Le pauvre petit, ne cesse de répéter tante Zaza.

— Et maman? interroge Antone.

— Maman va bien, papa aussi : ils viendront te voir un ces jours ; mais nous, tu comprends, depuis ton départ le temps nous a semblé long. Eh bien ! mon pauvre Tonio, tu t'ennuies, n'est-ce pas?

— Non, tante Mimi.

— Je suis sûre que tu ne manges rien. Tante Zaza t'a apporté un pâté de chez Dyen. Tiens, mange ça. Mimi, tu n'as pas un journal, pour ne pas salir?

— Je t'affirme que je n'ai pas faim, s'écrie Antone ; on sort de table.

— Si, si, mange, il faut te soutenir, mon pauvre petit.

— Ah ! non, je ne peux pas, non, non.

— Vois-tu, dit Zaza à Mimi, ce n'est déjà plus notre petit Tonio : il n'aurait pas refusé aussi obstinément à Sermenaz. »

Elle oublie, la malheureuse, que l'abbé était perpétuellement obligé d'intervenir pour qu'on ne bourrât pas l'enfant de confiseries, et qu'en septembre encore, fatigué de leur insistance, Antone avait fini par lancer dans le tableau du salon : « La jeune fille et l'Amour », de Bougereau, un chou à la crème.

— Pourquoi n'es-tu pas venu tout de suite? reprend tante Mimi.

— On est en retraite.

— Tiens, dit tante Zaza, si nous y assistions.

— Tu ne peux pas, le Règlement dit que c'est pour les élèves seulement.

— Oh ! le règlement ! fait tante Zaza avec un sourire. Quel est le père qui vous prêche?

— Ce n'est pas un père, c'est l'abbé Roullet.

— Alors ce n'est pas la peine, conclut tante Zaza. L'abbé Roullet? je ne le connais pas.

— Dis donc, tante, veux-tu me payer un costume de jeu pour que j'entre dans l'équipe de Georges Morère?

— Qu'est-ce Georges Morère?

— Oh ! un bon type tout à fait, et puis, tu sais, trapu.

— Bon type? trapu?

— Oui, c'est-à-dire très fort. Il m'apprend le foot-ball.

— Fout-bol ! s'écrie tante Mimi scandalisée.

— Tu ne comprends pas, interrompt Antone, c'est un mot anglais.

— Je le sais bien, riposte la tante très sévère, c'est même un mot très grossier.

Antone bondit d'impatience, mais les deux tantes ne cessent de s'exclamer.

— Ah bien ! si vous ne voulez pas me donner mon costume, dit-il, je m'en vais.

— Tonio ! Tonio ! appelle tante Mimi, je te le ferai, viens.

— Non, ne le fais pas ; ça durerait cinq ans comme la nappe» d'autel. Donne-moi seulement un mot pour l'Econome. J'ai déjà le certificat du médecin.

— Quel médecin? s'écrient ensemble les deux femmes.

— Je ne sais pas son nom : les élèves l'appellent Thanate, ça vient d'un mot grec Thanatos, qui veut dire la Mort.

— S'il est permis de rire de choses aussi graves ! Mais ton Monsieur Thanate, c'est le médecin d'ici, un médecin de village? Non, non, nous consulterons M. Bradu, le doyen de la Faculté de Lyon... et puis non ! Pourquoi ne jouez-vous pas aux charades, comme chez nous. Ca m'amusait beaucoup.

— Je ne t'aime plus, répond Antone. »

C'est le mot magique. Tante Zaza l'appelle aussitôt, car ces deux bonnes demoiselles se disputent son affection et quand il boude l'une, l'autre s'efforce de le conquérir.

— Tu comprends, ils m'appellent Ninette, je ne veux pas être traité de petite fille.

— Ninette ! comme c'est gentil ! s'exclame tante Mimi en riant.

— Eh bien ! non. je suis un garçon, je veux jouer au foot-ball... Ne t'effraie pas, ce n'est pas dangereux, c'est un jeu de ballon. C'est Georges Morère qui me montre. Tu sais, c'est un bon camarade. Il demeure à Meximieux. Tu l'inviteras aux vacances, dis?

— Si c'est un bon élève, un garçon distingué, répond tante Mimi pour reprendre l'avantage sur son aînée, je ne demande pas mieux. »

A ce moment le cloche sonne.

— C'est pour la chapelle : après on va en promenade, dit Antone en se levant.

— Mais nous allons demander au Supérieur que tu restes avec nous. D'ailleurs nous avons des observations à lui faire.

— Rester, je ne le peux pas, répond l'enfant, c'est la retraite, et même je n'aurais pas

dû vous voir aujourd'hui, d'après le règlement.

— Oh ! le règlement, riposte tante Mimi, avec une moue et un sourire, ça n'est pas pour nous. Je l'ai vu, ton Supérieur, et tu comprends que nous n'avons pas accepté d'être venues toutes deux jusqu'ici pour nous casser le nez sur *leur* Règlement.

— Il l'a bien compris, d'ailleurs, insiste tante Zaza.

— Le règlement, tu vas voir cela, reprend Mimi, très droite et très fière. »

En effet, paraît le chanoine Raynouard, timide, les mains dans les manches de sa douillette, et la tête penchée sur l'épaule.

— Eh bien, Mesdames, vous avez vu ce cher enfant? Il n'a pas trop souffert du changement de régime.

— Monsieur le Supérieur, déclare tante Zaza, puisqu'ils vont en promenade, vous allez nous le laisser l'après-midi.

— Impossible, Madame ; c'est déjà par faveur vous le savez, que vous avez pu le voir. Dans deux minutes ils vont à la chapelle, ensuite en promenade sous la surveillance de leurs maîtres, et à quatre heures ils rentreront pour les confessions générales. Il est de la plus haute importance pour cet enfant d'achever se retraite dans le recueillement. Comme vous l'aimez beaucoup, je suis certain que vous sacrifierez une satisfaction personnelle à l'intérêt de son âme... et que vous n'insisterez pas. »

En effet la voix prend un accent qui ne permet aucune réplique.

— Dites adieu à vos parents, mon enfant.

Antone, un peu intimidé par cette parole aus-

tère, embrasse ses deux tantes, fait ses adieux à mi-voix, prend les ficelles des multiples petits paquets et disparaît.

— C'est un bon enfant, dit alors le chanoine, tout en reconduisant les deux dames, mais trop enfant pour son âge. Il faut qu'il devienne un homme. »

Les deux demoiselles balbutient de vagues formules d'assentiment, saluent, se retirent, et une fois dans la rue s'écrient ensemble en mouchant leurs larmes :

— Ah ! le pauvre petit ! ah ! le pauvre petit !

CHAPITRE V

UNE VOUTE QUI MENACE DE S'ÉCROULER

Il y a quinze jours qu'Antone Ramon est au collège : ce n'est plus un nouveau. Avec l'admirable souplesse de l'enfance, il s'est adapté à sa nouvelle vie ; il prend son rang dans la classe parmi les moyens, le quinzième sur vingt-huit, avec des montées subites en narration française et des chutes profondes en mathématiques. Il connaît tous ses condisciples, et sait distinguer les bons : Morère, Sorin, Feydart, Miagrin, Aubert, des douteux et des mauvais : Lurel, Monnot, Patraugeat, Beurard. Il a appris le vocabulaire spécial de ce monde. Il dit : « Je te le promets » pour « Je te l'affirme » ; « Tu piges » pour « Tu

comprends » ; « On potasse » pour « On travaille » ; « Sécher » pour « Rester coi » ; et abrège impitoyablement tous les mots trop longs tels que composition, professeur, gymnastique, mathémathiques, en compote, prof, gym, math et cætera.

Il joue avec entrain, bavarde parfois en classe, est assez remuant même en étude, et plaît à tous par la franchise de ses manières, la sincérité de ses yeux et le ton affable de sa voix. Sa mère est venue le voir : il lui a parlé de Georges Morère et a obtenu la permission d'apprendre la flûte. On lui annonce que son précepteur, l'abbé Brillet, s'affaiblit de plus en plus et qu'il n'y a guère d'espoir de le sauver. Antone sent que c'est un guide et un ami qu'il va perdre, et l'on n'a pas besoin de l'exciter beaucoup à prier pour cette chère santé.

Il ne se doute pas cependant que son arrivée a bouleversé une âme. Depuis sa promenade avec Antone, une révolution s'est faite en Miagrin. Celui-ci ne pense plus à son père, à son humble origine, sans s'irriter contre Morère, sans jalouser la préférence que lui témoigne Antone, sans envier ces vacances lointaines encore où les deux camarades se retrouveront ensemble à Sermenaz. Il a réfléchi sur son avenir, comparé son intelligence à celle de ses camarades, et compris bien vite que certains moins doués, moins travailleurs, réussiraient mieux, entreraient dans de plus belles carrières, conquerraient de plus grands honneurs parce qu'ils ont dans leur jeu des atouts qui manquent et manqueront toujours au fils du fermier de Pont-de-Veyle.

Il s'est trouvé pour la première fois devant un riche authentique. Tout de suite il a désiré

devenir son camarade, et ses avances ont été naïvement repoussées. Georges Morère n'a pas recherché cette amitié ; sur le désir du préfet, il a mis Antone au courant des usages, brutalement, sans précautions oratoires : « On ne récite pas en acteur — On ne se plaint pas de ses voisins — On ne se dérange pas sans permissions — Finis tes devoirs ou tu seras collé... » Il l'a initié aux jeux, l'a fait entrer comme « avant » dans son équipe et prend maintenant des leçons de flûte avec lui. Miagrin a remarqué sans peine la tendance d'Antone à s'appuyer sur Georges, et son admiration naïve et sans cesse grandissante pour son guide. Aussi travaille-t-il moins, lui, le laborieux par excellence. Il se surprend à rêver au lieu d'apprendre son Virgile ou son Corneille ; ses notes baissent et, chose inouïe ! ce jeune homme calme par définition a menacé d'une gifle Robert Emeril, qui l'avait fait pirouetter en le tirant par sa blouse de collégien.

Ce travail obscur n'échappe pas complètement à ses maîtres. A cet âge, heureusement, la figure et les yeux reflètent vite les changements intérieurs. Une fois tous les quinze jours, les abbés appellent leurs dirigés dans leur chambre ; ils ne les confessent pas, car c'est à l'enfant à demander lui-même, librement, les sacrements, mais ils causent avec eux, s'informent de leurs difficultés, les avertissent de leurs défauts et souvent des catastrophes et des histoires ont été arrêtées par ces quelques minutes de conversation confiante. C'est le chanoine Raynouard, le Supérieur même, qui s'occupe de la conscience de Miagrin. Si absorbé soit-il par ses soucis et ses occupa-

tions, il réserve toujours le samedi soir à ses enfants. Il est inquiet.

— Vous n'êtes plus le même, lui dit-il. Je n'ai aucun reproche à vous faire, vous m'entendez bien ; votre conduite, votre travail, votre piété nous donnent satisfaction ; cependant je remarque avec peine que vous devenez triste, chagrin même. Voyons, que se passe-t-il? »

Ce début affectueux devrait ouvrir toutes grandes les écluses d'un cœur bien-né. Mais Miagrin, froissé de cette enquête paternelle, ne répond pas.

Le directeur ne veut pas laisser se prolonger un silence qui deviendrait rapidement pénible et dangereux : il reprend :

— Vous allez avoir quinze ans ; vous comptez parmi les aînés de votre classe ; est-ce que vous ne seriez pas un peu mécontent des autres?... Vos dernières notes sont un peu moins brillantes ; peut-être n'avez-vous pas reçu tous les éloges auxquels vous êtes habitué... Ne seriez-vous pas un peu aigri? Aigri contre vos maîtres, aigri contre vos camarades qui réussissent mieux, aigri aussi un peu contre vous-même? C'est dangereux, mais si naturel ! »

Il faut répondre. L'enfant le sait bien. Son silence serait trop révélateur, et il ne veut pas se révéler ; il renferme au contraire à double tour son cœur derrière sa voix.

— « Peut-être, Monsieur le Supérieur, je ne sais pas. »

C'est tout. Le silence menace encore d'élever une barrière. Le directeur attendait ses confidences ; sans se décourager, il poursuit :

— Ne serait-ce pas un peu de jalousie contre vos camarades, contre ceux qui ont plus de fortune, plus de relations dans le monde, plus de

qualités brillantes? Voyons, ne serait-ce pas, tout au fond de votre cœur, un secret regret de n'être pas mieux favorisé, quelque chose comme un reproche, oui, un reproche à Dieu de vous avoir fait naître ce qu'il vous a fait?

— Oh ! non, Monsieur. »

Cette fois, Miagrin proteste violemment, mais sans exubérance. Il a craint d'être deviné, et plutôt que d'avouer son intime misère, qui est une misère humaine et trop humaine, il préfère mentir et nier brusquement... Il préfère couler sur son navire, plutôt que de reconnaître la déchirure et de saisir bien vite la corde qu'on lui jette.

Le Chanoine craint d'être allé trop loin ; il s'accuse intérieurement de fausse manœuvre et prend un air plus rassuré.

— Allons, tant mieux, ces petites tristesses s'évanouiront. Il faut prier, mon enfant, prier beaucoup. L'âme éprouve souvent comme une sorte de stérilité intérieure, de refroidissement ; c'est une épreuve : supportez-la vaillamment et soyez sûr que bientôt la lumière et la joie reviendront. Peut-être Dieu, par cette épreuve, veut-il vous ménager de grandes grâces, de très grandes grâces. »

Miagrin écoute en rageant sourdement.

On voit le long des chemins des arbres vigoureux. Ils verdissent comme les autres et donnent un large ombrage. Pourtant les faucheurs les évitent au moment de la sieste. Appuyez l'oreille contre leur tronc rugueux : vous entendez un incessant bourdonnement, un froissement continu et multiplié de petites ailes bruissantes. Brusquement sort une troupe d'insectes ailés au corselet noir et or. Est-ce une ruche d'abeilles? Non, c'est un guêpier.

Ainsi tout un essaim de mauvais sentiments s'éveille dans le cœur de Miagrin comme de la torpeur d'un long hiver. Le guêpier, on peut le détruire ; il suffit de murer l'ouverture de l'arbre : mais comment murer un cœur?

Tandis que Miagrin redescend à l'étude,ayant bien compris cette grande grâce dont il ne veut plus, le bon chanoine s'agenouille : « Seigneur, dit-il, si vous l'appelez au sacerdoce, soutenez-le dans cette épreuve et montrez-lui votre voie. »

CHAPITRE VI

LE MYSTÈRE DE LA « SAINTE-CÉCILE »

« Mon cher enfant,

« J'ai appris avec le plus vif plaisir votre entrée à l'Institution Saint–François-de-Sales. Vous êtes déjà habitué à cette nouvelle vie et j'en remercie Dieu. Rien ne peut être plus utile à votre caractère que la soumission à une régle précise, inviolable, telle que celle d'un collège ; rien ne peut être meilleur à votre âme qu'une préparation à la vie au milieu d'enfants de votre âge, sous la surveillance constante de bons maîtres et de prêtres dévoués. J'espère que vous saurez éviter les écueils de cette vie commune, la routine qui aboutit rapidement à l'ennui, au désœuvrement, et à tous les défauts ; les mau-

vais camarades qui abuseraient trop aisément de votre inexpérience et de votre nature affectueuse.

« Je vous écris de la Villa de Nice, où vous m'avez vu les vacances dernières, pour me recommander à vos prières. Je me meurs. Il ne me reste aucun espoir du côté des hommes. Que décidera Dieu? Je ne le sais et me soumets à sa sainte volonté. Mais si près peut-être du moment où je dois rendre compte de ma vie, comment ne craindrais-je pas? Mon cher enfant, je vous prie de pardonner à votre ancien précepteur de n'avoir pas sans doute apporté toute la douceur et toute la vigilance qu'il vous devait. Puisse Dieu suppléer par sa grâce à ses faibles efforts et réparer ses oublis ! Et vous, n'oubliez pas celui qui aurait voulu faire de vous un homme énergique et utile, un parfait chrétien. Le plus tôt possible, rendez votre caractère viril. Bientôt je ne serai plus là pour suivre vos efforts, vous aider, vous rappeler ; d'autres prêtres me remplaceront facilement dans cette tâche. Aucun cependant ne pourra vous donner plus d'affection dévouée. Priez donc pour moi afin que, si Dieu m'appelle, il adoucisse du moins l'horreur qu'inspire à notre malheureuse nature l'instant du passage suprême. Priez pour moi afin qu'il me fasse miséricorde et que, dans l'autre monde, je puisse, délivré de mes fautes, continuer à veiller sur vous.

« Adieu, mon cher Antone, adieu, mon cher enfant, et que Dieu bénisse votre bonne volonté.

« J. Brillet, prêtre. »

Quand l'abbé Russec lui avait remis cette lettre, décachetée selon l'usage, Antone avait

l'esprit à cent lieues de son précepteur. Lancé dans le jeu, et tout à d'autres soucis, il en fut ému sur le coup, mais n'en comprit pas l'importance. « Vous ferez bien de lui répondre vite. », lui conseille l'abbé Russec. Cet avis, rappel à la politesse, pense-t-il, le laisse indifférent.

C'est qu'on est à quatre jours de la Sainte-Cécile, la première séance de l'année, et tout le collège retentit des derniers préparatifs de cette fête. A chaque étude, la porte s'ouvre, et la voix profonde de l'abbé Thiébaut convoque les soprani, les ténors ou les basses. On sait que le petit Perrinet prépare un Noël, les deux frères Gallois un morceau de piano sous la direction de Monsieur Blumont. Mais surtout le soir, quand à la fin de l'étude, les élèves peuvent arguer de nécessités physiologiques pour flâner quelques instants dans la Cour des Pluies, ils écoutent Georges Morère répétant son prélude de Bach : la mélodie en a été vite populaire et Cézenne s'est déjà vu infliger deux heures de consigne pour l'avoir sifflée entre ses dents à la classe d'histoire. C'est la gloire. Antone est obsédé de ce chant joyeux. Il se réjouit de voir Georges Morère si haut coté, si populaire ! Ah ! s'il était assez fort pour l'accompagner !

La Sainte-Cécile tombe un vendredi. On a dû refouler les élèves sur les derniers bancs pour placer tous les invités. Les secondes et les rhétoriciens s'amusent follement à voir l'abbé Perrotot céder avec un empressement gauche sa chaise à Madame la colonelle de Saint-Estèphe. Deux pianos occupent les deux côtés de la scène et au fond, sur des bancs, sont rangés les jeunes artistes, On attend. On applaudit ironiquement M. Blumont, qui traverse l'estrade, le ventre

solennel, et plus encore la maigre figure du maigre Monsieur Castagnac surgissant au-dessus d'un pupitre. Enfin Monsieur le Curé de Bourg-en-Bresse, le président, fait son entrée : tous les invités se lèvent ; on l'installe à grand bruit ; puis dans le silence attentif les frères Gallois attaquent l'ouverture du « Jeune-Henri » : ces airs de chasse ont un succès traditionnel. Ensuite viennent les violonistes, puis le petit Perrinet, et aussitôt après, le maigre M. Castagnac plante un haut pupitre à pied à l'avant-scène pour le morceau de Bach. On l'applaudit de nouveau. Georges Morère, sa flûte en mains, se dresse devant la partition. Dès que le silence s'est rétabli, le professeur lui fait signe et Georges porte l'embouchure à ses lèvres. Mais aucun son ne sort. On attend, anxieux. Il applique de nouveau l'ouverture de l'instrument à sa bouche et, sûr de l'avoir sur la lèvre inférieure à sa place normale et dans la position classique, redonne un coup de langue. Malgré son attention profonde, le public ne perçoit qu'une sorte de soupir étouffé, un tûû sourd et vainement prolongé. Morère s'étonne, rougit, se trouble, fait mille hypothèses, tandis que des rires mal contenus commencent à jaillir de divers points de l'assemblée. Enfin il se décide à examiner sa flûte : les diverses parties en sont bien ajustées, les clefs fonctionnent, les trous sont libres. Alors quoi? Pour la troisième fois, il remet à ses lèvres l'antique roseau du dieu Pan et attaque vigoureusement la première mesure. Cette fois, l'instrument rend un son aigu comme le coup de sifflet d'une locomotive. Tout le collège part d'un rire homérique : car c'est le propre des enfants assemblés d'être sans pitié pour leurs camarades. Cézenne, Emeril, Lurel, plient

secoués de violents spasmes ; les Patraugeat, les Beurard se renversent de joie, avec des rires gras ; Monnot se tord, Feydart se roule ; Aubert éclate ; les intelligents trépignent, les autres, béatement hilares, se frappent mutuellement les cuisses. Seules dans les premiers rangs, quelques mères murmurent :« Ah ! le pauvre enfant ! » C'est un délire de joie, une éruption de huées et de rires, une émulation de trépignements et de contorsions. Alors, tremblant de colère, les poings serrés, la figure rouge, Antone Ramon se lève et seul debout, ose crier :

— C'est stupide !

On le regarde. « Qu'est-ce qui le prend, celui-là? Il ne peut pas rire comme tout le monde?... De quoi se plaint-il? »

Mais il interpelle ses camarades et demande :

— Pourquoi riez-vous?

Là-dessus la tempête éclate, tous les éléments se déchaînent. Le flûtiste embarrassé de sa flûte sur l'estrade, son ami pleurant à l'autre bout de la salle, c'est trop drôle. Toute la lâcheté, toute la sottise, toute la bêtise qui est le propre de l'homme, comme dirait Rabelais, monte, grandit, s'éploie, déborde librement, largement. Le Supérieur s'est levé, il fait signe à Morère de rentrer, mais M. Castagnac plus blême, plus bilieux que jamais, lui commande au contraire de rester. Le malheureux, tiraillé, ahuri, finit par descendre de la scène et se perd parmi les invités. Le chœur surgit aussiôt et, d'une voix de stentor qui domine les rires peu à peu apaisés, le grand Lemarois, un philosophe, entonne l'air de Faust :

« Le Veau d'or est encor debout. »

Le rythme bien scandé et repris par l'orphéon, éteint subitement la fièvre de l'auditoire et lui fait oublier l'incident. Bientôt un ténor vient chanter les « Cuirassiers de Reischoffen ». Cette fanfare de victoire sur une défaite enthousiasme la salle. Quintettes, duos, solo de violon ; enfin l'orphéon se rassemble une dernière fois sous le bras étendu de l'abbé Thiébaut et interprète le Chœur des Charbonniers et des Fariniers, d'Offenbach :

Car les charbonniers sont tout noirs.
Tout noirs
Et les fariniers sont tout blancs.

Chœur bouffon, que naturellement le public redemande. Puis M. le Curé remercie les organisateurs, adresse un mot d'éloge aux principaux interprètes, et console d'une phrase de condoléance le malheureux jeune homme.

On se lève, les parents s'écoulent : tous sont partis lorsque Monsieur Castagnac s'approche du Supérieur, avec la flûte de son élève, entièrement démontée.

— Cher Monsieur, croyez que je suis désolé...

— Monsieur le Supérieur, voici ce qu'on a mis dans la flûte de Georges Morère. »

Et il tend au chanoine stupéfait un bouchon de papier.

— Comment ! on a osé... Quelle est cette plaisanterie absurde?

— Ce n'est pas une plaisanterie, Monsieur le Supérieur, c'est une attaque contre moi.

— Qui pourrait se permettre?...

— Enfin, Monsieur le Supérieur, voici le fait brutal. Je pense qu'une enquête vous fera connaître rapidement le coupable. » Pendant qu'il

parle, il jette à Monsieur Blumont, qui endosse son pardessus, des regards terribles.

CHAPITRE VII

LA MUSIQUE ADOUCIT LES MŒURS

La classe de Troisième sait maintenant la vraie raison de l'échec de Morère. On a introduit une boulette de papier dans sa flûte. Les hypothèses les plus aventureuses sont faites, les soupçons se portent tour à tour sur le grand Lemarois, sur les secondes qui n'aiment pas Morère, sur Lurel qui riait trop fort, sur Sorin qui ne riait pas assez. Au milieu des groupes, s'agitent Paul Cézenne et Antone Ramon. Paul Cézenne, émule des grands policiers à la suite de ses lectures, trouve là une belle occasion d'appliquer sa méthode infaillible. Antone Ramon ne décolère pas. Les autres s'amusent Quant à Georges Morère, il joue l'indifférence : « Ça lui est bien égal : il sait bien d'ailleurs qui a fait le coup, tout au moins il s'en doute. »

Il ne sait rien du tout et est très vexé : mais il est fier, et ne veut pas avoir l'air d'être touché, cela ferait trop plaisir à l'auteur de la plaisanterie.

Avec de la mie de pain, Cézenne a relevé sur la flûte les empreintes de doigts et de pouces, mais elles se mêlent et s'effacent l'une l'autre.

A quatre heures, il revient triomphant. M. Castagnac lui a donné la boulette de papier ; il la déplie sous les yeux de ses camarades intrigués qui poussent soudain un immense éclat de rire. La boulette est formée d'une feuille de brouillon dont l'écriture est bien reconnaissable : c'est celle de Cézenne lui-même.

Antone y va plus simplement.

— C'est quelqu'un qui en veut à Georges Morère dit-il.

— Non, c'est une farce, répond Cézenne.

— La ferais-tu?

— Moi... après tout... Non, c'est vraiment trop méchant. »

Monsieur le Supérieur fait lui aussi une enquête qui n'aboutit pas. Les allées et venues sont trop multipliées pour qu'on puisse arrêter les soupçons sur quelqu'un. Il réunit pendant l'étude du soir le Conseil des Professeurs et propose de flétrir publiquement cet acte de lâcheté à la lecture spirituelle de ce jour. M. Framogé répond que c'est avouer l'impuissance de l'autorité et la ridiculiser en menaçant dans le vide, M. Berbiguet que c'est effrayer inutilement le coupable et couper la voie au repentir. La discussion s'anime, les uns voulant sauver le principe moral, les autres éviter une déconvenue. A six heures et demie, le Chanoine lève la séance et seul dans son cabinet prépare ses coups d'éloquence : « Oui, mes enfants, de pareilles vilenies d'âme finissent toujours par se trahir : *Abyssus abyssum invocat :* l'abîme appelle l'abîme... »

Pan ! pan ! brute ! Canaille ! Au secours ! Tartuffe !

Monsieur Raynouard se précipite et dans le salon d'attente, entre trois fauteuils les pieds

en l'air et le guéridon renversé, aperçoit deux hommes en redingote roulés, culbutés, s'injuriant, luttant, se frappant : dessous M. Blumont, dessus M. Castagnac.

— Messieurs ! Messieurs , s'écrie-t-il épouvanté.

Les deux professeurs se relèvent soudain.

— Ah ! Monsieur le Supérieur, je vous prends à témoin, balbutie M. Blumont.

— J'en appelle à votre justice, crie M. Castagnac.

— Que signifie ce scandale?

— C'est Monsieur qui a bouché la flûte de Morère, interrompt le flûtiste blême.

— Si vous aviez des preuves, réplique le chanoine, il fallait me les montrer, et non vous livrer à des voies de fait. »

La cloche à ce moment annonce la lecture spirituelle.

— Messieurs, conclut-il, je suis obligé de descendre ; jusqu'à nouvel ordre je vous prie de suspendre vos leçons. »

D'ordinaire, les lendemains de fête, le Supérieur faisait une causerie sur la séance et donnait son appréciation, à la grande joie des artistes ; ce soir-là il rouvrit simplement le solennel registre du règlement et commenta le premier article du chapitre IV. « Tout élève qui, un jour de congé, rentre après l'heure fixée, sans motif grave et dûment constaté, est passible de renvoi. »

Quant à l'auteur de la farce il resta inconnu. M. Castagnac avait recueilli deux témoignages d'élèves : Jean Trigaud, un philosophe, et Modeste Miagrin. Chargés d'aller prendre les pupitres dans la salle des flûtistes, ils avaient vu à leur entrée M. Blumont poser vivement un cahier

de musique sur la boîte à flûte de Morère, d'un air embarrassé. M. Blumont ne nia ni le fait, ni sa gêne. Il cherchait le nom de l'éditeur d'un concerto de Bach au dos de la partition de Georges Morère, n'ayant pas osé le demander à M. Castagnac, dont il connaissait l'antipathie. Il regrettait d'avoir donné lieu à ce soupçon, si M. Castagnac regrettait de son côté sa vivacité, il était prêt à passer l'éponge sur l'incident.

Tous deux désiraient garder leurs leçons. M. Castagnac fit semblant de croire à cette explication, mais il ne put s'empêcher de mettre ses élèves au courant de ses soupçons.

Antone bondissait de colère :

— Et M. Blumont peut revenir ici après un acte pareil? A ta place, disait-il à Georges Morère, j'irais me plaindre au Supérieur et j'écrirais tout ce que je sais à mes parents.

— Surtout ne faites pas cela, criait M. Castagnac, reconnaissant trop tard sa maladresse.

— Bah ! disait Morère, ça n'a pas d'importance ! après tout, qu'est-ce que ça me fait? »

Il tenait à paraître insensible, ayant honte d'être défendu par ce petit Ramon. Il s'irritait même d'en recevoir des conseils et le prenait de très haut. Ce ton détaché, cet air de fierté, émerveillait son jeune condisciple.

CHAPITRE VIII

ANTONE S'ENNUIE

Les élèves s'étaient vite aperçus de l'admiration d'Antone pour Morère. C'était une taqui-

nerie courante de rappeler devant lui l'incident de la flûte : « Pour une bonne farce, c'est une bonne farce », répétait malignement Emeril ; Patraugeat appuyait, Lurel insistait ; alors Antone devenait rouge et répétait : « Eh ! bien, moi, je trouve cela stupide ! »

Une fois même le grand Patraugeat, pour le pousser à bout, riposta :

— Si tu veux savoir qui a fait le coup, c'est moi!

— Lâche ! cria Antone, et, sans songer à sa petite taille, il se précipita sur Patraugeat, les poings fermés, tandis que tous les autres, sachant à quoi s'en tenir sur cette prétendue culpabilité, riaient aux éclats de la colère d'Antone. Patraugeat lui-même se prit à lui rire au nez si effrontément qu'il en resta tout interdit, comprenant qu'on se moquait de lui.

Emeril raconta la mystification à Morère, et comme Antone accourait à son tour, l'infortuné flûtiste lui cria :

— Tu m'ennuies à la fin : laisse-nous la paix avec cette histoire-là. »

Antone vit qu'il lui avait déplu. Il en fut profondément affecté et chercha le moyen de rentrer en grâce.

Le lendemain, à la récréation de midi, les troisièmes allaient jouer aux barres. Il y eut d'abord altercation entre les deux chefs, Morère et Feydart, sur le droit au premier choix. Morère céda. Puis Feydart se donna le malin plaisir de choisir Ramon pour qu'il ne fût pas dans l'autre camp. Après des tiraillements, la partie commença sans entrain. Bientôt d'Orlia, pris par Morère, prétendit que celui-ci n'avait pas barre sur lui. La dispute recommença : dans le feu de la colère, d'Orlia jeta bêtement :

— Ce n'est pas parce que tu joues de la flûte que tu seras le maître partout. »

Ça n'avait ni rime, ni raison ; les autres se mirent à rire.

— Je ne joue plus », déclara froidement Morère, et comme Achille offensé, il quitta la partie.

— Moi non plus, répondit Antone, si on joue pour se disputer, ça ne vaut pas la peine.

— Naturellement, conclut Cézenne, quand Morère s'en va, Ramon se retire. On jouera sans toi et sans lui, voilà tout ! »

Morère était allé aux agrès de gymnastique. Il avait empoigné les anneaux et s'exerçait à faire des rétablissements avec élan. Il vit venir Antone et fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que tu viens faire? lui dit-il.

— Du moment qu'on insulte je ne joue plus.

— On t'a insulté?

— Moi non, mais toi.

— Ah ! non, est-il assommant? Mais qu'est-ce que ça peut te faire?

— Je ne veux pas qu'on se moque...

— Mèle-toi donc de ce qui te regarde », interrompit Morère irrité, et il recommença ses exercices gymnastiques sans se préoccuper de Ramon, adossé à un mât du portique. Lorsqu'il se fut suffisamment balancé aux anneaux, il les lâcha avec une telle force qu'il fit enrouler les cordes autour de la traverse supérieure. C'était défendu.

— Allons, bon, dit-il, il faut maintenant que je grimpe là-haut.

— Je vais y aller, proposa vivement Ramon.

— Toi, tu n'as pas la moelle, repartit Morère.

Mais tandis qu'il montait à un poteau d'un côté, Ramon s'efforçait de le devancer de l'autre. Tout d'abord il se hissa rapidement, igno-

rant qu'il faut savoir ménager ses forces, mais à mi-hauteur, il fut obligé de s'arrêter pour souffler. Quand il reprit l'ascension, Georges Morère, déjà arrivé, lui jetait négligemment :

— Je te le disais bien que tu n'as pas la force. »

Irrité de ce reproche, Antone se hissa de nouveau, serrant le mât malgré sa fatigue et tirant sur ses bras de toute sa rage. Enfin exténué, il parvint à enfourcher la poutre transversale. Mais, les cordes déroulées, Morère était descendu.

— Tu vois que je peux quand je veux, lui cria Antone.

— Mon vieux, tu y mets le temps », dit l'autre en s'éloignant. Et d'un ton ironique :

— Puisque tu y es, restes-y. »

Antone n'osa ni répondre, ni descendre. Il resta ainsi entre ciel et terre, balançant ses maigres jambes dans le vide, et regardant avec mélancolie Georges Morère qui, sur ses échasses, poussait une boule contre un arbre. Pourquoi, après l'avoir si aimablement accueilli à son arrivée, le rebutait-il ainsi?

Le samedi suivant, Morère fut le premier en narration française, Antone Ramon le cinquième. Le petit Lyonnais fut très content de son succès ; mais plus encore de la place de son ami, et le soir même il glissait dans son pupitre une feuille sur laquelle il avait écrit en gros caractères :

« Honneur au plus trapu de la classe. »

En étude, il guetta l'effet de son hommage sur la figure du vainqueur. Mais le plus trapu de la classe, d'abord étonné de cette inscription triomphale, haussa les épaules, puis froissa bruyamment la feuille et la jeta, sans même se retourner vers Ramon qui attendait un regard

pour répondre par un sourire. Antone baissa tristement la tête et se mit à rêver, incapable de continuer sa lettre à l'abbé Brillet, commencée depuis quatre jours.

Il ne joue plus, malgré les instances de l'abbé Russec, mais, appuyé à un arbre, il écoute vaguement des choses quelconques débitées par des élèves insignifiants : Tahuret, Rousselot, Pradier, Gendrot ou d'Orlia.

— « Voyons, Ramon, lui dit M. Pujol, son professeur, un grand garçon comme vous n'a pas le mal du pays, je pense? Travaillez donc, vous réussirez certainement. »

Antone écoute et ne répond pas.

Antone s'ennuie. Il bâcle ses devoirs, apprend à peine ses leçons, rêve et ne sort de sa torpeur qu'en s'entendant appeler « Ninette » par Lurel ou Patraugeat, car ce surnom le met en fureur.

Déjà tournent autour de lui avec continuité des élèves plus dangereux, Monnot et surtout Trophime Beurard.

C'est un méridional loquace et peu sympathique. « Je te comprends, dit-il », car il comprend tout le monde. « Tu te languis. » Et il prononce : « Tu te lannguis. »

Antone ouvre les yeux et se demande ce que cela veut dire, Beurard poursuit :

— « Je suis de Lambesc en Provence, c'est un autre pays que cette mare à canards de la Bresse et de la Dombe. Ah ! mon bon, si jamais tu passes chez moi, viens me voir, je te promets que nous ferons de bonnes parties. »

Antone sourit à peine à cette invitation conditionnelle, mais Beurard revient à la charge.

— Moi aussi, dit-il, je m'ennuie ici l'hiver,

mais l'été je me rattrape: je passe de bons moments. Où? Personne ne s'en doute, même les plus malins. A toi, mais rien qu'à toi je le dirai. »

Antone ne demande même pas le sens de ces énigmes.

Une nuit, incapable de dormir, il se tournait et retournait dans son lit. Le temps avait changé, l'air était lourd, comme il arrive parfois à la fin de l'automne. Surexcité, il finit par se lever, s'habilla et sortit du dortoir pour respirer quelques instants dans la galerie, sous les arceaux du cloître. A l'angle opposé, la fenêtre de l'infirmerie brillait doucement, traversée par la lumière d'une veilleuse. De gros nuages passaient comme une cavalerie fantastique devant la face resplendissante de la lune. Appuyé à la balustrade de pierre, il suivait cette chevauchée qui le mettait tour à tour dans la lumière et dans les ténèbres.

Soudain il entend un léger craquement : il se retourne.

— Té, ne crains rien, c'est moi. »

Il reconnaît Trophime Beurard.

— Pécaïre, puisque toi aussi tu es debout continue le Provençal, allons faire un tour, mon bon. Mais attention, pas de bruit. »

Trophime enfourche la rampe de l'escalier et se laisse glisser lentement. Antone l'imite avec quelque appréhension. Mais son guide, arrivé le premier, le reçoit et lui dit :

— Comme cela, vois-tu, on ne fait pas craquer les marches. Suis-moi »

Ils longent la galerie qui conduit au réfectoire, prennent à gauche et descendent à la cuisine. Là Beurard se risque à allumer une queue de rat et inspecte l'office.

— « Tiens, dit-il, un pot de confiture des maîtres. Tu vois, on trouve toujours quelque chose. » Il tend le pot, d'ailleurs à peu près vide, à Antone, qui fait la moue et refuse.

— Je n'ai pas faim.

— C'est vrai, dit l'autre, tu n'as jamais faim. Moi, c'est le contraire, j'ai toujours faim. » Et il se met à lécher le pot. Après avoir fini son inspection, il s'approche de la fenêtre.

— Maintenant, dit-il, attention.

Lentement, s'arrêtant au moindre bruit des charnières, au moindre crissement du bois, il l'ouvre. Enfin il peut sortir, suivi d'Antone qui se demande toujours où il l'emmène. Ils sont derrière les cuisines dans le potager ; la lune parfois fait miroiter les cloches de verre et les châssis ; de temps en temps Beurard se baisse, arrache une rave, l'épluche tranquillement et la mange avec une volupté infinie ; puis il déterre un navet qu'il prépare avec un soin méticuleux.

— Et dire que les profs ne se doutent de rien !

Cette idée le remplit d'une fierté invraisemblable qu'Antone a peine à comprendre.

Arrivé au fond du potager il monte sur le tas de fumier amassé dans l'angle, grimpe de là sur le mur et à cheval sur la crête aide son compagnon à faire la même escalade.

— Ici, dit-il, on est tranquille. » Aussitôt il adapte un os de lapin à sa rave, y introduit du tabac, allume et aspire de toutes ses forces.

— Qu'est-ce que c'est? demande Antone.

— Ma pipe, répond majestueusement Trophime. Comme ça on ne voit rien. Tiens, dit-il, essaie. »

Et très amicalement il lui passe le navet.

Antone voudrait bien refuser, mais il n'ose pas. Il fume. Soudain une toux irrésistible le force d'ouvrir les lèvres et résonne dans la nuit.

— Tais-toi donc, imbécile, souffle Beurard. Mets ton mouchoir dans ta bouche, baisse-toi. »

Lui-même s'est couché et se confond avec le faîte du mur. Vivement Antone l'imite : enfin la toux s'arrête.

— Si c'est l'effet que ça te produit, reprend le guide, rends-moi ma pipe.

Antone obéit et le regarde fumer en silence.

— Hein ! ce n'est pas banal. L'été dernier, quand je me *lannguissais* trop, je sautais le mur et j'allais me promener jusqu'au chemin de fer. A 10 heures 40 part le train d'Ambérieu, à 11 heures 18 celui de Bellegarde ; puis je voyais partir à 11 heures 36 l'express d'Italie, à 11 heures 58 celui de Genève. Maintes fois je restais jusqu'à 1 heure 18, pour le train de Chambéry et je me disais : « Trophime, il y en a un à 5 heures qui t'emmènerait à Lyon en deux heures et de là en Provence. Si jamais tu te lannguis trop, c'est celui-là qu'il faudra prendre. »

Et changeant de ton, après avoir aspiré longuement deux bouffées de tabac :

— Tu as une jolie figure, hé ! on a dû te le dire déjà, hé !

— J'ai froid, répond Antone, je ne fume pas, je m'en vais dans le jardin.

— Ne marche pas trop. Après nous irons au réfectoire et nous mettrons du sel dans les verres des professeurs : demain ça sera drôle. »

Le petit Lyonnais redescend dans l'allée du milieu, laissant fumer Trophime, impassible comme un Turc ; il prend un sentier transver-

sal, trouve une échelle et l'applique au mur de clôture. Les branches maigres d'un poirier lui cachent son camarade ; mais il vient de trouver mieux. Il écoute bruire la forêt de Seillon dans le calme de la nuit. Soudain un coup de sifflet déchire les airs et un halètement sourd et rythmé se perd dans le lointain. C'est un train qui part de Bourg. Peut-être va-t-il à Lyon? Brusquement un désir de fuite le prend. C'est si facile, il chevauche le mur qui le sépare du faubourg Saint-Nicolas. C'est un peu haut peut-être : bah ! il tomberait dans un fossé d'herbe. Après, il n'aurait qu'à prendre son billet, son porte-monnaie n'est-il pas garni? Vraiment il s'ennuie trop depuis quelques jours. Beurard a raison : « On se languit dans cette maison. »

Mais chez lui comment le recevra-t-on? Son père le grondera, le mettra ailleurs ; et ce sera le même ennui. Il songe à son précepteur malade, l'abbé Brillet, à qui il n'a pas encore répondu depuis huit jours. Oh ! il était plus heureux avec lui, surtout aux dernières vacances, à la villa de l'Avenue Gravier. C'est de là-bas, c'est de Nice que vient par intervalles ce souffle humide et chaud. Il songe aussi à Georges Morère. Retrouvera-t-il ailleurs un camarade comme lui? Quelle différence entre lui et ce stupide Beurard, lécheur de pots, mangeur de raves, fumeur de navet. Mais Morère le repousse, le bouscule, et c'est ce qui l'attriste. Décidément, la vie n'est pas rose.

A ce moment il s'entend appeler par une petite toux discrète. « Hem ! » C'est Trophime Beurard.

— Voilà un quart d'heure que je te cherche ; qu'est-ce que tu fais là ? En pleine lumière sous les fenêtres des professeurs ! Tu n'es pas fou? Descends vite ! »

Antone se décide à regret. Il était si bien là. Il pouvait se croire presque libre : dans le silence de la nuit, sous la lune en fuite derrière les nuages, dans cette atmosphère tantôt chaude, tantôt fraîche, il se sentait enveloppé comme d'une présence invisible et douce et voici que ce grossier Beurard le rappelle à la réalité.

Tout en rentrant par la cuisine son guide lui dit :

— Tu as de la chance, je te croyais dans ton lit, un peu plus j'allais t'enfermer dans le jardin. Tu en aurais fait une tête. Tu sais, c'est bien la dernière fois que je t'emmène. Je monte le premier, attends quelques instants avant de me suivre. Tu n'es pas assez malin, tu te ferais prendre. »

Trophime Beurard disparaît. Au bout de cinq minutes, Antone se risque à son tour. Au moment d'entrer dans la galerie du premier étage, il entend la voix de l'abbé Levrou :

— Vous avez mal aux dents : ça me paraît bizarre. Rentrez au dortoir, nous verrons cela demain. »

Antone se colle au mur de l'escalier et quand tous les bruits se sont dissipés, il remonte à pas suspendus. Comme il se remettait au lit, l'horloge du collège sonna deux heures.

Le lendemain, Trophime Beurard, convaincu d'avoir fumé pendant la nuit, fut privé d'un jour de vacances au premier de l'an.

CHAPITRE IX

UNE MORT D'OU GERME UNE AMITIÉ

Les élèves font leurs derniers préparatifs pour la promenade dominicale. Tandis que Cézenne

cherche sa casquette régulièrement perdue et que Patraugeat essaie de rester à l'infirmerie sous le faux prétexte d'une entorse, Morère aborde Ramon :

— Qu'est-ce que tu as? lui dit-il un peu rudement. Tu m'en fais une tête depuis huit jours.

— Je fais la tête que je peux.

— Sérieusement, tu m'en veux?

— Oui.

— Pourquoi?

Antone garde le silence, regarde vaguement au fond de la cour.

— Pourquoi? répète Morère.

— Parce que je m'ennuie, là, je m'ennuie à mourir.

— Ça, vraiment, ce n'est pas de ma faute.

— Si.

— Comment, si? Explique-toi?

Antone se tait. Morère poursuit :

— Tu m'accuses et tu ne veux pas même me dire de quoi?

— Oui, à mon arrivée, tu t'occupais de moi, tu me mettais au courant, tu causais, tu te laissais approcher, tandis que maintenant...

— Maintenant, te voilà débrouillé, tu n'as plus besoin de personne. Est-ce que c'est vrai, cela? Veux-tu qu'on t'environne de petits soins continuellement, comme... comme une petite fille? Allons bon, tu ne vas pas pleurer pour cela? Est-ce que je te fais de la peine? Qu'est-ce que tu veux? dis? Parle franchement.

— Moi... je ne veux rien, absolument rien...

— Alors bonsoir ! » Et Georges Morère, agacé de ces réponses vagues, vaines, pleines de sous-entendus, fait mine de le quitter. Au bout de trois pas, il revient.

— Voyons, ne te désole pas, dans quatre semaines, c'est les vacances.

— C'est long quatre semaines...

— Je n'y peux rien.

— Oh ! si, si, tu pourrais beaucoup, si tu voulais être...

Antone s'arrête.

— Quoi? Qu'est-ce que je pourrais être?

Antone hésite toujours et finit par dire :

— Non, ça ne se demande pas.

— Mais quoi encore? parle?

— Tu pourrais être mon ami.

— J'en étais sûr. Eh ! bien, non, mon vieux, D'abord les amitiés particulières, c'est interdit. Et puis quel bénéfice en retirerais-tu? tu seras mal vu des professeurs, raillé par les camarades, en butte à toutes sortes de tracasseries, finalement tu auras une histoire et on te rendra à ta famille. Réfléchis un peu et tu verras que j'ai raison ; sois bon camarade avec tout le monde, tu ne t'ennuieras pas et tu vivras tranquille.

— Tu as raison, conclut Antone, je ne sais ce que je dis. »

Et il s'éloigne brusquement. Il tombe aussitôt sur Modeste Miagrin qui le considère avec une extrême compassion, et le plaint d'avoir quitté sa famille; mais, sans s'arrêter, il va retrouver d'Orlia et Gendrot qu'il écoute pendant toute la promenade discuter avec feu sur Marchand, Fachoda et les Anglais.

Au retour, immobile au milieu de la cour et replié sur lui-même comme un oiseau frileux, il grignotait son goûter sans appétit, tandis que des coups de bise balayaient le sol et qu'une lumière diffuse rendait le crépuscule encore

plus morne et plus glacial. Il s'entendit appeler soudain par l'abbé Russec.

— Antone, vous n'avez pas reçu de nouvelles de votre précepteur, depuis la lettre que je vous ai remise?

— Non, Monsieur.

— Vous l'avez encore, cette lettre?

— Oui, Monsieur.

— Eh bien, conservez-la précieusement, mon enfant, car c'est la dernière que vous aurez de lui.

— Il va plus mal?

— Il vient de mourir à Nice. Monsieur le Supérieur m'a remis un faire-part qu'il a reçu probablement de votre famille. »

Tirant de sa douillette une large lettre de deuil il la déplia.

— Votre précepteur a été enterré hier matin, à dix heures, au cimetière de Nice.

Antone baissait la tête comme un enfant grondé ; le préfet poursuivit :

— Il faut relire sa dernière lettre. Il vous demandait de prier pour lui. Il vous aimait beaucoup. Ne l'oubliez pas.

— Oui, Monsieur.

Après quelques paroles douces qu'il crut consolantes, l'abbé Russec le renvoya. Antone alla s'appuyer à la barrière et tournant le dos à ses camarades, les mains à la palissade, il songea avec effroi qu'il n'avait pas répondu à l'abbé Brillet. Que de fois il avait interrompu cette dernière lettre commencée depuis dix jours. Et à ses regrets se mêlait le remords d'un suprême devoir négligé. Bientôt il lui sembla qu'il était encore plus isolé, plus abandonné qu'avant et qu'il allait s'ennuyer encore davantage. Peu à

peu il oubliait son précepteur, se plaignait lui-même en son for intérieur, se découvrait à la fois malheureux et seul. Les élèves, qui avaient aperçu de loin la lettre de deuil, le laissaient tranquille ; ils comprenaient obscurément que le mieux, en cette circonstance, était de ne pas troubler sa tristesse. A la fin pourtant, Georges Morère, qui avait passé deux fois près de lui en courant, osa s'approcher.

— Qu'est-ce que tu as, dit-il, tu as perdu quelqu'un? »

Antone fit un signe de tête affirmatif.

— Quelqu'un de ta famille?

— Non, répondit Antone, mon précepteur.

— Ah ! s'exclama Georges surpris. Il y avait longtemps que tu le connaissais?

— Oui, et il m'aimait beaucoup, lui. »

Georges Morère fut tout décontenancé ; il ne s'attendait pas à cette allusion personnelle dans un moment si douloureux.

— Mon pauvre Antone, je te plains beaucoup.

Antone baissa la tête, et continua :

— Vois-tu, ce qui me pèse le plus, c'est qu'il m'a écrit il y a plus de dix jours et que je ne lui ai pas seulement envoyé un mot d'adieu. »

Son camarade ébaucha un vague geste qui pouvait signifier : « Que veux-tu? il y a de ces fatalités ! » Antone alors se laissa aller à de plus larges confidences. Il rappelait la bonté de cet abbé, leurs dernières excursions à Cannes et dans l'Esterel, ses soins délicats, son ingéniosité à lui procurer des distractions, ses conversations affectueuses. Et maintenant, il allait se trouver seul. Il avait ses parents? C'était vrai, mais ils étaient si loin ; il les voyait de temps en temps, mais qu'est-ce qu'ils pouvaient pour

lui? ils ne le suivaient pas comme l'abbé dans les milles minutes de la vie écolière. « Et puis vivre, pourquoi? pour faire des thèmes, des versions, des exercices monotones? Mourir bientôt peut-être, comme l'abbé? » Une secrète révolte le secouait. Loin de le pousser au devoir, cette brusque image de la mort lui inspirait comme un secret désir de se dépenser, d'agir en hâte, de vivre.

— Travailler, reprit-il, pour qui? pourquoi?

— Pour tes parents, hasarda Morère scandalisé.

— Ah ! ça ne les intéresse pas follement.

— Pour toi, pour ton avenir.

Antone secoua la tête :

— Mon avenir ! je ferai comme papa. »

Puis il tourna vers Georges ses yeux humides.

— Si tu voulais, comme je serais heureux de t'avoir pour ami.

— Tu sais bien que le règlement...

— Oui, tu me l'as déjà dit. Le règlement : tu ne parles que du règlement ! Ils s'en moquent pas mal du règlement, mes parents. Mais non, j'ai tort. Je t'affirme que je ferai, comme toi, mon possible pour bien travailler. Qu'est-ce que ça peut faire que je sois content quand tu es le premier, quand tu gagnes la partie, quand tu rives son clou à Lurel, quand je suis avec toi en promenade... »

Georges Morère ne répondait pas, il se méfiait ; par suite d'une vieille habitude paysanne, ne voyant pas très clair, il se retranchait derrière la coutume, le code, la loi, le règlement.

Mais Antone continuait : « C'est à cause de toi que je n'ai pas écrit à mon précepteur. Tu m'as repoussé si brutalement toute cette semaine que

j'étais incapable de trouver une phrase. Ah ! si tu voulais que je sois ton ami, je te défendrais : il y en a qui t'en veulent, qui sont furieux parce que tu es le plus fort, qui te déchirent par derrière, qui te trouvent trop fier. Va, ce n'est pas M. Blumont qui a bouché ta flûte ; ça j'en suis bien sûr, c'est un troisième qui a voulu se venger, et comme c'était un lâche, il l'a fait lâchement. Ne crains rien, je le retrouverai celui-là, ça ne sera pas difficile, et alors...

Il se reprit et articula lentement :

— Seulement, si tu as peur que je te compromette?...

Et, du bras, il fit un geste las. Georges Morère se redressa : ce soupçon de peur offensait sa fierté. Antone poursuivit naïvement :

— Tu crois donc que je ne comprends pas pourquoi on défend les amitiés particulières? Lurel et Monnot, Patraugeat, Cézenne ne cherchent qu'à agacer les professeurs et à chahuter, et ne font rien. Mais moi, tu verras, en deux mois, je serai dans les premiers. Quand je ne m'ennuie pas, je travaille. Et puis tu serais là, pour m'aider. Ce serait si bon. Je te promets que je ne m'ennuierais plus ! Ah ! si je pouvais faire quelque chose pour toi ! Moi aussi je suis fier. »

Georges Morère était de plus en plus troublé. Sous ce flot de paroles vives il découvrait une perspicacité qui l'étonnait. Oui, il avait des camarades hostiles ; il se rappelait les sarcasmes d'Emeril, les gros rires de Patraugeat, les sourires encore plus cruels de certains bons élèves. Ce qu'on aimait en lui, c'était son entrain, mais on détestait sa fierté et personne, non jamais personne, ne lui avait parlé avec cette ardeur, cette admiration et cet abandon. Il ne voulait

pas paraître intimidé et cependant il était ému. désorienté, bousculé par ce camarade plus jeune et reculait en désordre. Qu'est-ce que c'était que ce gamin aux manières et au langage encore puérils, qui lui montrait une pareille supériorité d'âme, un don du cœur indéfinissable, une richesse intérieure qu'il soupçonnait à peine? Il était humilié d'être si novice près de lui, si embarrassé devant tant d'aisance, si contraint après tant de confiance, si froid en réponse à tant de chaleur. Il s'efforçait de prendre un air dégagé. Il goûtait la délicate volupté d'être remarqué, admiré, choisi entre tous par une âme fine et intelligente et pourtant se défendait un peu contre ce plaisir intime, de peur de glisser dans l'inconnu. Enfin il conclut brusquement :

— Tu veux être mon ami, soyons-le !

— Tu veux bien.

— Eh ! bien, oui, là.

Antone lui prit la main avec joie et la gardant entre les siennes :

— Maintenant, lui dit-il, et il souriait à travers ses larmes, tu vas voir comme tout va changer. »

Levant les yeux, Morère rencontra le regard de l'abbé Russec qui les examinait avec étonnement et derrière l'abbé le sourire de Modeste Miagrin qui faisait signe à un groupe de troisièmes. Comme le préfet de division allait s'approcher, la cloche sonna et les deux amis se séparèrent.

CHAPITRE X

UN VERS DE SAINT PAUL ET UN DISTIQUE D'OVIDE

Georges Morère est chez le Père Levrou. Bien que les prêtres de ce collège ne soient nullement des religieux, les élèves entre eux leur donnent toujours ce nom de « Père ». Ils mettent dans ce titre beaucoup de familiarité et un sentiment plus délicat, une allusion à leur dévouement et une acceptation de leur affection. Le père Levrou est affligé d'une obésité précoce, d'un visage enluminé, et d'une voix joviale égayée encore par d'inlassables plaisanteries. Il a des habitudes bien connues. Il dit « Mon petit » à tous ses élèves actuels ou anciens et on se souvient de l'avoir entendu interpeller de cette façon un capitaine de cuirassiers qui, cependant, pouvait le regarder de très haut. Il prise avec persévérance, et aime les calembours à la folie. Malgré tout cela Georges Morère l'a choisi comme directeur en raison de sa simplicité, de sa droiture et de son expérience. Ce soir il reçoit de l'abbé une semonce plutôt inattendue, sous une forme un peu railleuse.

— Dites donc, mon petit, il paraît que vous avez fait une conquête?

Et comme Morère ouvre de grands yeux étonnés :

— Oui, poursuit l'abbé, vous avez hérité du cœur d'Antone Ramon. Vous êtes d'une éloquence à faire pâlir Démosthène et Bossuet...

En vingt minutes vous avez consolé votre camarade. C'est un record. Attention, mon petit. Qu'est-ce que ça veut dire?

— Mais je ne fais rien de mal ! déclare Molère un peu rouge.

— Il ne faudrait plus que cela, mon petit. Non, vous ne faites pas de mal. Vous faites même du bien. Depuis cinq jours il est tout à fait changé votre ami : il sait ses leçons, rubis sur l'ongle, sauf en mathématiques ; il fait des devoirs pleins de fautes, c'est vrai, mais merveilleusement soignés. Il écoute au réfectoire quand c'est votre tour de lire au point d'en oublier de manger. Il y a de quoi rendre fier dans sa tombe Amédée Gabourd. Seulement il y a un revers. Pourquoi se retourne-t-il toujours en riant vers vous quand il a récité? Qu'est-ce que c'est que cette signature nouvelle à la fin de ses devoirs? Ces signes cabalistiques où l'on découvre un G. et une M. ? »

Et l'abbé Levrou regarde Georges avec un air affectueux qui doit évidemment corriger ce que son langage a d'un peu goguenard. Georges raconte brièvement toute l'affaire. Inconsciemment sans doute, il rajeunit Antone et exagère les moqueries de ses camarades.

— Oui, Ninette, interrompt l'abbé.

— Alors il a cherché un appui et comme je l'avais aidé un peu à se débrouiller à son arrivée, il a préféré recourir à moi : mais c'est pour que je le pousse au travail.

— Espérons-le, mon petit. Ecoutez, je vous parle sérieusement. Laissez le petit Ramon de côté. Soyez gentil pour lui, aimable, bon camarade, mais qu'on ne vous voie pas toujours ensemble.

— Pourquoi?

— Ca ne vous vaut rien, ni à vous, ni à lui.

— Mais puisque je ne lui fais pas de mal?

— Actuellement peut-être : mais il vous en fait !

— Comment?

— Vous n'avez pas été troublé par cette rencontre? Vous êtes le même avec vos camarades? Toujours aussi affable? aussi entraîneur? Vous n'êtes pas un peu susceptible? Acceptez-vous aussi facilement qu'autrefois les plaisanteries? Et puis n'êtes-vous pas satisfait de vous? très flatté surtout d'avoir été préféré à Feydart, à Aubert, à Miagrin? Allons plus loin : vous apprenez aussi bien? vous ne bifurquez pas du côté Ramon? Plus loin encore : Vous êtes sûr, bien sûr d'être dans une bonne voie? Vous n'avez aucune appréhension?

— Des appréhensions, reprit Morère, on peut en avoir à propos de tout. Ce que je sais, c'est que je n'ai nullement l'intention de lui faire du mal, au contraire, et les résultats sont absolument comme je le désirais. Maintenant, que ça me fasse plaisir d'avoir été préféré par lui, c'est clair. Est-ce que c'est un péché?

— Ah ! mon petit, comme vous y allez ! Pas si vite. Même quand nous sommes en état de grâce, même quand nous avons Dieu en nous il ne faut pas oublier la recommandation de saint Paul : « *Habemus autem thesaurum istum in vasis,* — écoutez le dernier mot — *fictilibus.* » Ce qui fait un beau vers que vous pourrez conserver et méditer :

« **Nous** portons ce trésor dans des vases d'argile. »

Ça rime avec fragile. Et si saint Paul ne vous

suffit pas... écoutez l'Ecclésiastique : « Qui aime le danger, périt dans le danger. »

— Mais quel est le danger?

— Le danger est qu'au lieu de l'élever jusqu'à vous, vous ne descendiez jusqu'à lui.

— Ce n'est pas un mauvais élève.

— Sûrement non. Mais c'est un sensitif et non un raisonnable. Si vous vous laissez diriger par les caprices d'un camarade sentimental, vous irez loin?

— Je ne me laisse pas diriger, je le dirige.

— Non, vous ne dirigerez pas Antone Ramon, mon petit ; ne vous faites pas cette illusion et laissez vos maîtres se charger de cette direction : chacun son métier. »

L'abbé Levrou a beau insister, il ne gagne rien, il le constate. C'est que Georges ne veut pas admettre qu'Antone le domine, il est froissé de cette connaissance si précise de leurs rapports et il n'abandonne pas son ami parce qu'il a dans l'oreille l'accent dont l'autre lui a dit : « Ah ! si tu as peur que je te compromette ». A vouloir atténuer cette amitié franche, trop expansive même, il s'attirerait ces paroles terribles, les seules qui puissent blesser sa fierté, et il admire Antone de vivre si franchement qu'il ignore même ce qui se mêle de respect humain à notre sentiment le plus délicat, la pudeur.

L'abbé Levrou n'insiste pas.

— Mon petit, je vous signale les dangers possibles, je souhaite que vous les évitiez. Quand vous les verrez, vous me suivrez, j'en suis sûr. Seulement je vous préviens dès aujourd'hui parce que, comme dit Ovide, qui n'est pas un père de l'Eglise : « *Principiis obsta.* » Ce qui veut dire : « Résiste au mal à son début. »

Et comme il aimait les vers latins il acheva le distique :

Principiis obsta : sero medicina paratur,
Cum mala per longas invaluere moras.

« Le remède vient trop tard quand la maladie, à force de délais, s'est développée. » Ce que ne peut dire l'abbé Levrou c'est qu'Antone a pris comme directeur l'homme le moins fait pour le diriger : l'abbé Perrotot. C'est un bon prêtre plein d'affabilité pour son petit pénitent, mais incapable de prévoir, ni de prévenir les dangers qui le menacent. En outre, le professeur de troisième, M. Pujol, comme celui de seconde, est un laïque, et tout son dévouement suppléera-t-il l'habitude des consciences d'enfant que donne la confession?

CHAPITRE XI

EFFETS DE NEIGE

Le 20 décembre, un vendredi, au coup de cloche du réveil, un bruit joyeux courut dans tous les dortoirs : « La neige ! il y a de la neige. »

Malheureusement il y eut trop de soleil vers midi et bientôt la cour ne fut plus qu'une vaste mare boueuse : la neige était devenue grise comme de la cendre et les pieds s'y enfonçaient avec dégoût.

Entre la lisière de Seillon et les dernières mai-

sons de la ville descendaient de vastes champs presque sans arbres. Le dimanche les troisièmes demandèrent à y aller. L'abbé Russec exigea d'abord un peu de marche, si bien qu'à trois heures seulement la division put entrer sur le terrain convoité.

Aussitôt ce furent des cris et des courses de meute subitement lâchée. Les élèves se poursuivirent à coups de boules, d'autres commencèrent à pétrir un pâté qu'ils roulaient ensuite, et ils riaient du ruban de gazon vert qu'ils découvraient en poussant toujours devant eux. D'autres, sous l'apparence de jeux, gagnaient la lisière et s'efforçaient d'échapper aux regards du préfet de division : mais l'on entendait soudain sa voix qui les rappelait et leur répétait la défense de sortir du champ.

Bientôt la bataille fut le jeu général ; même les délicats, ceux dont les doigts rougissent d'engelures, ceux qui restent immobiles pendant les récréations, les mains dans les poches et le dos courbé, ceux qu'exaspèrent les brutalités, houspillés, entraînés, forcés de répondre, ramassèrent la belle neige qu'ils moulaient dans leurs mains et qu'ils lançaient gauchement aux plus intrépides.

Au milieu de tous se distinguait Georges Morère : il était soutenu par Emeril, Beurard, Tahuret, tandis qu'un camp fort nombreux, dirigé par Feydard et Rousselot, les accablait de projectiles.

Tout d'abord la lutte fut égale. Parfois un lutteur se sauvait, frappé à la tête, et criant : « Tu triches. » Il était en effet défendu d'utiliser les morceaux des patins qui se durcissent sous les chaussures, et chaque fois que le choc était

trop dur, on accusait l'adversaire d'infraction à cette règle. La force et l'habileté de Morère surexcitaient le camp de Feydart. Celui-ci, grâce au nombre, gagnait du terrain, forçait son rival et sa troupe à remonter les pentes, les débordait à droite et à gauche. Aussi Beurard, accablé, avait renoncé, Tahuret et Boucher se défendaient mollement, Emeril se prétendait fatigué. Abandonné de ses soldats, tout en reculant pas à pas vers la lisière, Morère tenait toujours tête. C'est qu'il avait près de lui un fidèle second, Antone s'était vite lassé de la lutte, mais maintenant il se reposait en confectionnant des boules pour son ami. Sans cesse approvisionné, Georges Morère mettait hors de combat Leroux, Gendrot et Sorin. Il semblait infatigeble et insensible. Pourtant, frappé brusquement à la joue, il poussa une injure sans adresse particulière : « Rossard ! » et reprit la lutte avec une telle vigueur que les autres crièrent :

— Il rage ! il rage !

Ce fut comme un appel. Rager, pour les élèves, c'est ne plus jouer, mais se battre « pour de bon », pour faire du mal. Rien ne les irrite autant. Aussitôt, en effet, ceux qui s'étaient écartés, ou qui regardaient en simples spectateurs, ramassèrent des boules et rentrèrent dans le camp hostile. Une pluie drue et nourrie de blanche mitraille s'acharna sur le rageur. Celui-ci voyait avec étonnement ses anciens compagnons de lutte, les Beurard et les Emeril, avec Miagrin renforcer les rangs de ses adversaires. Antone ne fournissait plus assez de munitions et, à force de battre en retraite, ils étaient arrivés tous les deux presque à la lisière de la forêt. Georges luttait seul contre vingt. La multiplicité des projectiles ne lui lais-

sait pas toujours le temps de viser, mais le demi-cercle qu'il avait devant lui était tellement proche et serré qu'il n'avait pas besoin de s'appliquer, tous les coups portaient. Quelque chose aurait dû le troubler dans ce combat : c'étaient les sourires narquois de Beurard et de Patraugeat, la joie méchante de Lurel et de Cézenne ; les plaisanteries blessantes, anonymes d'abord, puis répétées par Emeril, Monnot et les autres : « Sur *Antone* Morère. — Sur *Georges* Ramon. » Cette même clameur revenait, intervertissant à dessein les prénoms des deux amis :

— Tiens, *Georges* Ramon !
— Tiens, *Antone* Morère !
— Tiens, mon chou !
— Tiens, mon chéri !

Mais les rires et le bruit couvraient les injures. Georges et Antone ne les distinguaient pas, ils tenaient tête, multipliaient les coups, s'encourageaient, à demi aveuglés par cette avalanche de boules.

Soudain Emeril poussa un cri strident et porta la main à sa figure. Tous s'arrêtèrent aussitôt et se précipitèrent vers lui, tandis que l'abbé Russec accourait du vallonnement.

Emeril avait été frappé à l'œil, une légère ecchymose gonflait sa paupière bleuie. Tous les autres criaient : « C'est Ramon qui a ragé ! — Pas vrai ! — Si, tu as mis des pierres dans tes boules. » Le long de la lisière courait un chemin assez fréquenté en temps ordinaire. Qu'involontairement, dans la hâte nécessaire, Ramon eût ramassé un caillou avec la neige, c'était possible ; mais on ne pouvait suspecter son intention.

L'abbé prit la tête d'Emeril :

— Ouvrez l'œil, lui dit-il. Bah ! ce n'est rien. N'y touchez pas. »

Il lui demanda son mouchoir pour en faire un bandeau ; Emeril en présenta un dans un tel état, bien que du matin même, qu'il fallut renoncer à s'en servir. Antone offrit spontanément le sien.

— « C'est un mouchoir de fillette, dit l'abbé, ayant développé le minuscule tissu au chiffre brodé, c'est trop petit. »

Des rires accueillirent cette maladroite observation et des chuchotements de « Ninette ! Ninette ! » la soulignèrent. La mauvaise humeur allait grandir, tourner à l'aigre, quand on entendit les élèves d'en bas pousser une grande clameur d'étonnement.

Le ciel s'était dégagé à demi vers l'occident. Rapidement le masque sanglant du soleil descendait à l'horizon derrière l'hippodrome et les ruines de la Chartreuse de Seillon. Tandis que peu à peu il glissait du firmament, ses rayons empourpraient les bancs de nuages et s'étendaient au loin sur la plaine et les pentes du vallonnement. Soudain toute la nappe de neige se glaça de rose. A mesure que le disque baissa, le reflet devint plus intense, plus carminé, et sur l'immense tapis couleur d'aurore boréale quelques arbres défeuillés projetèrent des marbrures violettes, s'allongèrent à l'infini en dessins fantastiques.

Toute la division, oubliant ses jeux, battait des mains et regardait l'orbe décroître. Il s'enfonça lentement dans la terre comme un rouge tison. La neige empourprée pâlit peu à peu et, quand l'astre eut disparu, s'éteignit à son tour comme un feu de bengale. Un vent frais balaya

le glacis, la forêt se mit à bruire avec un crépitement de branches sèches, et, derrière les petits monticules de neige, s'étalèrent des triangles d'ombre bleue.

— « Allons, en rangs ! » commanda l'abbé en frappant des mains.

Trois par trois, d'un pas lourd sur la route sonore, les élèves rentrèrent au collège, l'imagination pleine de ces lueurs d'incendie, se rappelant les uns aux autres Moscou en flammes, le Kremlin et l'épopée napoléonienne.

CHAPITRE XII

DE L'AMITIÉ SPIRITUELLE

Voici la dernière semaine de l'année, la semaine des examens trimestriels, de la fête de Noël, des prix d'honneur de classe. L'abbé Perrotot a été discrètement renseigné sur son pupille spirituel. Ses assiduités près de Morère scandalisent la petite communauté ; évidemment il doit l'avertir ; il l'a compris, et attend son pénitent de pied ferme la veille de Noël à son confessionnal.

— « Voyons, mon enfant, vous n'avez rien à vous reprocher dans vos rapports avec vos camarades? »

Antone s'accuse de colères, de paroles méchantes, d'envie même et d'excitation à l'indiscipline.

— « C'est tout?

— C'est tout, mon père.

— Voyons, vous n'avez pas d'amitiés particulières? »

Dans l'obscurité Ramon fait un geste de surprise que l'abbé devine, puis il murmure d'une voix étranglée et stupéfaite :

— « C'est donc un péché? »

Le pauvre directeur craint d'avoir été trop loin, il reprend :

— « Mon enfant, écoutez ; il y a trois sortes d'amitiés : les amitiés spirituelles, les amitiés naturelles qui sont bonnes et les amitiés naturelles qui sont mauvaises. Suivez-moi.

— Oui, mon père, répond docilement Antone qui ne comprend rien.

— Les amitiés spirituelles, continue le directeur, ce sont les amitiés des grands saints. Par exemple saint Grégoire de Nazianze et saint Basile étaient liés d'une amitié qui avait Dieu pour principe et pour fin, et cela dès le collège. Saint Antoine, votre patron, et saint Paul ermite étaient liés d'une amitié semblable dans le désert, et cependant, ils se voyaient très peu souvent, trois fois dans leur vie, et une fois après la mort d'Antoine. De même saint François d'Assise et sainte Claire. Et je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est une grâce de Dieu et non pas un péché ; mais elle est rare, très rare, excessivement rare, comprenez-vous? Les autres amitiés sont purement naturelles. Elles ne sont pas mauvaises en soi, mais notre nature est si pervertie et le démon est si malin que peu à peu il peut faire dévier notre bonne volonté et nous amener au mal. Comprenez-vous?

— Oui, mon père. Mais celle de saint Grégoire, comment la reconnaît-on?

— Il n'y a pas de preuve absolue, mais quand une amitié vous porte à mieux remplir vos devoirs, à mieux aimer le bon Dieu, à être plus doux, plus charitable, plus vertueux, elle est bonne. Comprenez-vous?

— Oui, mon père. »

Antone est rayonnant, il achève sa confession plein de joie et rentre en étude physiquement plus léger et plus souple.

A huit heures, les élèves montent au dortoir ; à onze heures et demie la cloche les réveille et ils descendent pour la messe de minuit. Lorsqu'ils entrent, les orphéonistes déjà réunis à la tribune entonnent le joyeux « Gloria in excelsis Deo ». Le chœur de la chapelle est complètement transformé : c'est une immense grotte précédée de palmiers peints ; le fond, garni d'un transparent, représente les abords de Béthléem avec Jérusalem et son temple aux toits d'or; à droite la crèche apparaît entre un Saint Joseph et une Sainte Vierge de grandeur naturelle, à gauche s'agenouillent les bergers, et, au milieu de ces statues, appuyé au transparent, se dresse un autel rustique fait de souches et de pierres moussues, orné de saxifrages, de fougères et de lierre. La vision est un peu théâtrale, mais la nappe d'autel et les cierges, les ornements du prêtre, les soutanelles rouges et les aubes blanches des enfants de chœur, suffisent à rappeler nettement la liturgie du sacrifice de la messe. Et comment les enfants ne seraient-ils pas soulevés par les souvenirs de leur prime enfance, par les chants de l'orgue et de leurs camarades, par les quelques mots du célébrant rappelant ce mystère de pauvreté, de nudité, par le souffle de foi et d'amour qui les appelle tous à la communion?